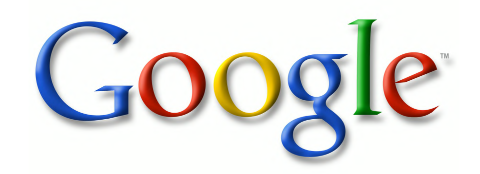
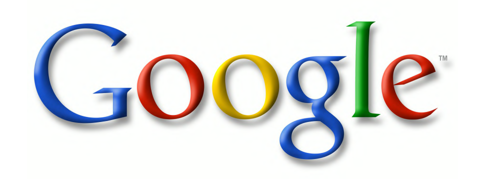
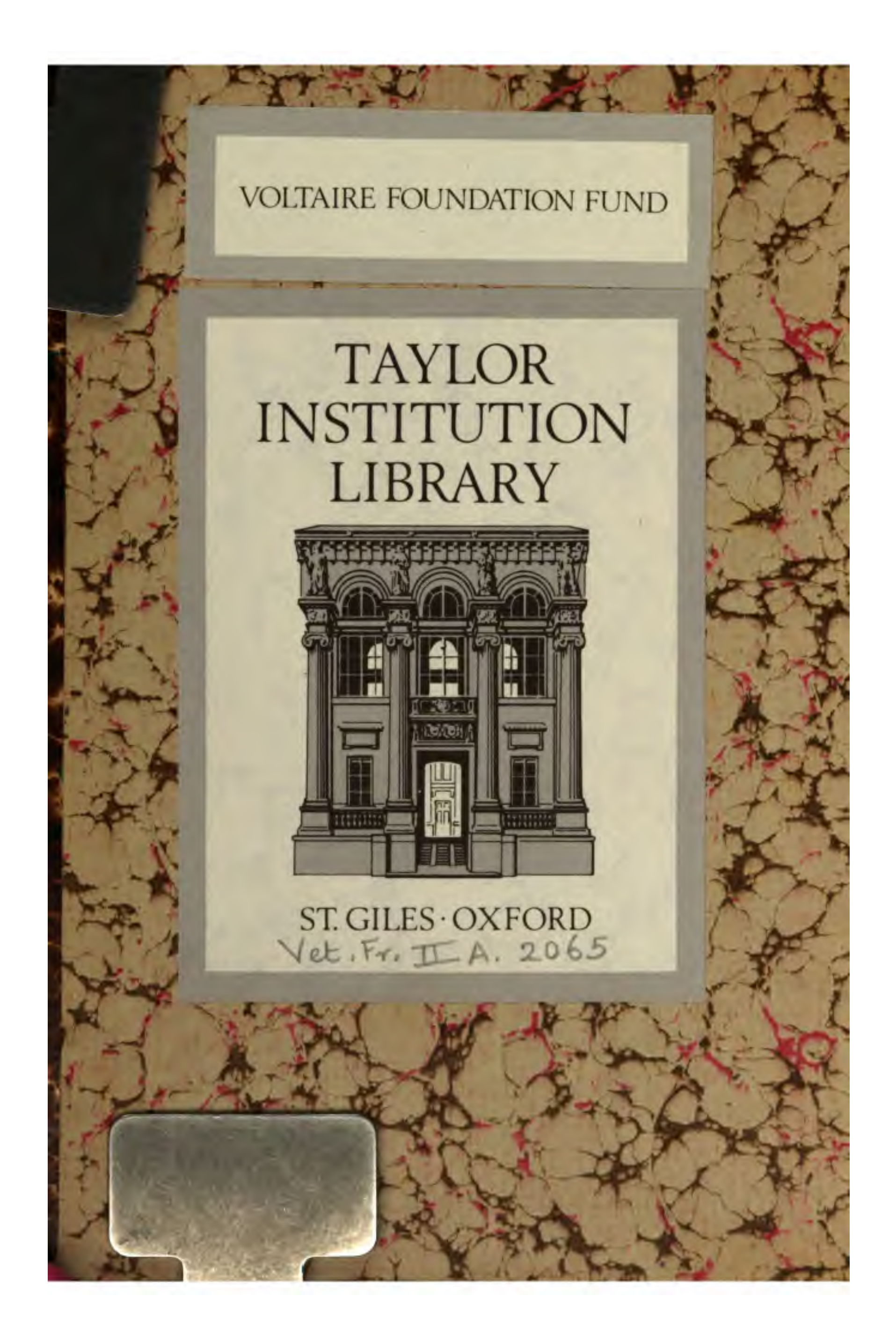
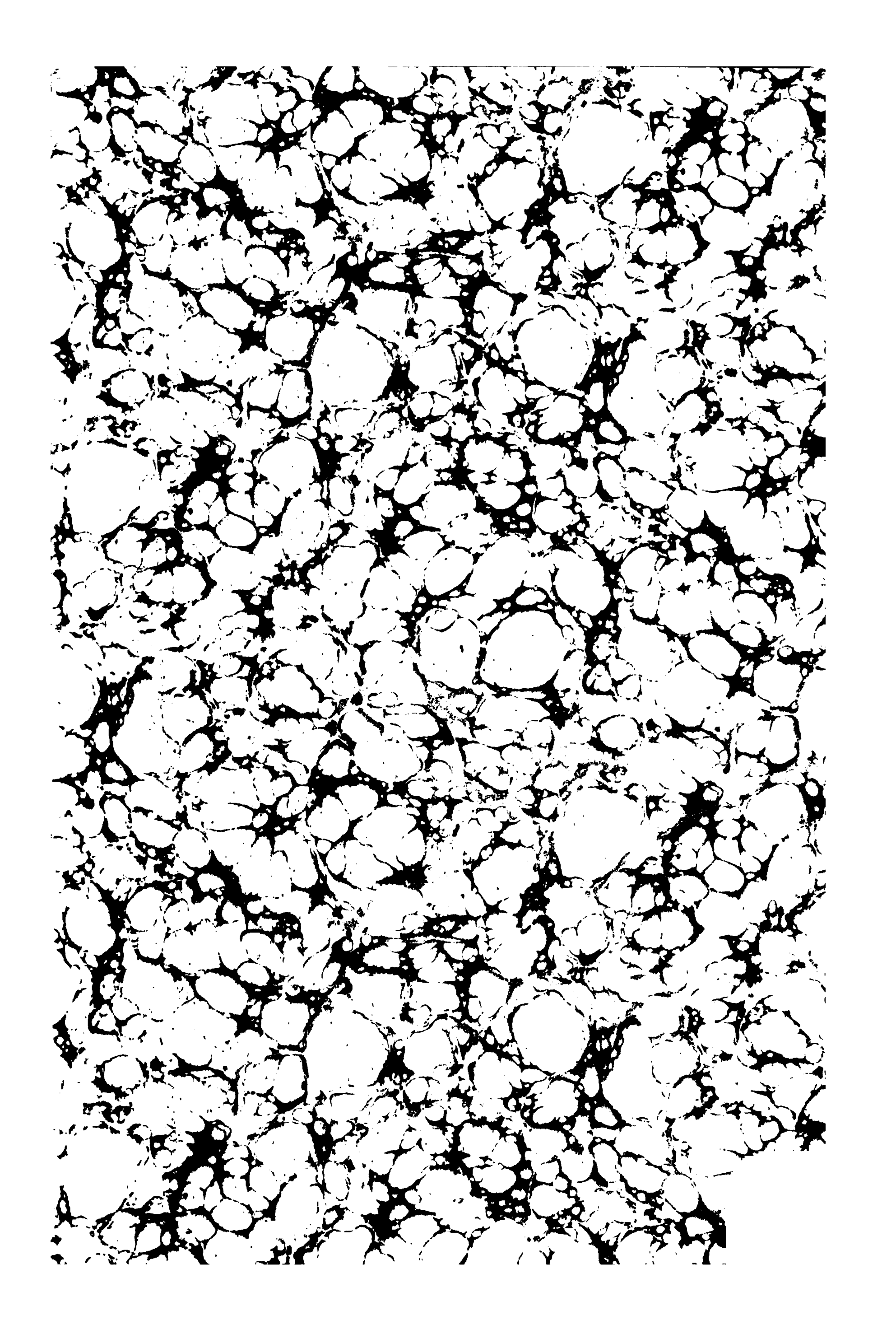










Edition de 1783

5 gravures de Borel 1er tirage

complet des grav. sur grand papier

Oeuvres libres de Bordes

Contenant Eloge de Milord

Parapilla et Poésies diverses

by Charles Borde

850 FF.-

PARAPILLA,

ET AUTRES

ŒUVRES LIBRES,

GALANTES,

ET PHILOSOPHIQUES.

PARAPILLA,

ET AUTRES

ŒUVRES LIBRES,

GALANTES,

ET PHILOSOPHIQUES,

DE M. B***.

. . . . . *Ne ludibria.* . . .
Hor.



A FLORENCE,

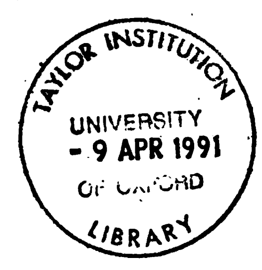
Chez Alexandre Paperini, Imprimeur Libr.

M. DCC. LXXXIII.

1783

AVIS
DE L'IMPRIMEUR.

NOUS n'avons pas cru pouvoir donner une meilleure Préface, pour les Œuvres libres & galantes de M. B**, que d'imprimer à leur tête la Lettre qu'un de ses amis nous a envoyée, avec la collection que nous présentons au Public.



PRÉFACE

OU

LETTRE DE L'ÉDITEUR,

A M. PAPERINI.

Paris, ce 6 Novembre 1782.

J'ÉTOIS l'ami de M. B**, je le suis aussi des Lettres. J'avois exigé de son amitié pour moi, qu'il m'enrichît des productions de son esprit, & volontiers il s'y prêtoit; j'ai eu de lui quantité de manuscrits autographes. Son Poëme & quelques autres de ses Poésies, sont pareillement des

pieces originales, quoiqu'elles me ſoient venues d'ailleurs. Je comptois n'en faire la richeſſe que de moi-même, uniquement pour le plaiſir de voir dans ſes écrits la main de celui que j'aimois; & j'eſpérois, après la mort de cet homme eſtimable, qu'on ne tarderoit pas à favoriſer la littérature d'une édition de ſes Œuvres libres.

Quelque vifs & fréquents qu'aient été les vœux du Public à ce ſujet, ils ont été ſans ſuccès, & juſqu'ici on ne lui a donné que les Œuvres décentes & ſérieuſes de M. B**. Ses Ouvrages gais & libres me ſemblent cependant faits pour contribuer eſſentiellement à ſa gloire. Quelque bien fondée que puiſſe donc être la délicateſſe des premiers Editeurs, je n'éprouve que l'empreſſement de tirer d'un oubli

ſuneſte, les écrits les plus précieux de mon ami. J'eſpere donc que vous mettrez bientôt au jour ceux que je vous envoie.

Les copies que je vous remets ſont très-fidelles. La différence avantageuſe de ce *Parapilla*, avec ceux qu'on connoît, vous préſage déjà ſa ſupériorité ſur eux; c'eſt celui-là même que l'Auteur a laiſſé en mourant, & j'ignore s'il en exiſte une copie. Quoi qu'il en ſoit, celle-ci eſt digne de de l'accueil le plus favorable, elle mérite la préférence ſur toutes celles qui ont été imprimées. Bien moins parfaites, les premieres s'acquirent les ſuffrages les plus univerſels, & ce qui eſt plus flatteur, les applaudiſſements immortels de l'élégant *Obſervateur Anglois*. Voici ce qu'il en

dit : (*a*) „ Bien des gens com-
„ parent cet ouvrage au *Vert-vert*,
„ mais le ſujet porte beaucoup plus
„ d'intérêt, les épiſodes très-variées
„ enchaînent plus ingénieuſement l'ac-
„ tion, & le ſtyle plus leſte, marche
„ avec une rapidité que n'a pas
„ M. Greſſet..... Le chef-d'œuvre
„ de l'Auteur, c'eſt de friſer conti-
„ nuellement l'obſcénité, & de s'en
„ garantir toujours...... Cette ba-
„ gatelle ſurpaſſe infiniment les nôtres,
„ même *la Boule de cheveux enlevée*,
„ du fameux Pope. „

Quelle ſeroit l'admiration de l'Obſervateur, s'il connoiſſoit l'édition correcte que vous allez en diſtribuer !

(*a*) Tome 4, pag. 420.

Pour donner une idée du ſujet de ce Poëme, il ſuffit de citer encore le même Ecrivain (*b*). „ C'eſt, dit-il, „ une facétie qui n'eſt pas nationale, „ mais qui a été franciſée par un „ Poëte aimable qu'on ne m'a pu „ nommer. C'eſt une bouffonnerie „ ultramontaine : on reconnoît aiſé- „ ment aux détails, le terroir d'où „ elle vient...... Il eſt intitulé dans „ la premiere langue : *il cazzo*, mot „ fort uſité chez les Italiens, en forme „ de juron, & que Benoît XIV avoit „ ſouvent à la bouche. On raconte „ qu'un jour un de ſes confidents lui „ reprochoit d'employer ce mot ſale : „ — *cazzo*, *cazzo*, répondit-il, *je*

(*b*) Tome IV, pag. 405.

„ *le répéterai si souvent, qu'il ne la*
„ *sera plus*. On ne sait si c'est ce qui
„ a fait naître l'idée au premier au-
„ teur de la plaisanterie en question,
„ Quoi qu'il en soit, il suppose qu'un
„ certain Rodric, ayant sans doute
„ la même habitude du St. Pere,
„ accueillit ainsi un bel inconnu qui
„ lui vint demander brusquement ce
„ qu'il faisoit, au moment où il cul-
„ tivoit son jardin & mettoit quelque
„ chose en terre.

„ Holà, l'ami, dis-moi ce que tu
„ plantes? *Cazzo, cazzo*, répond l'her-
„ mite bourru. L'autre ne lui donne
„ pas le temps d'achever, & reprend :
„ Vous en plantez, eh bien! il en
„ viendra.

„ La prophétie s'accomplit, car

„ c'étoit un Ange qui la faisoit. Que
„ devient cette tige singuliere ; quel
„ usage en fait Rodric ; comment s'en
„ défait-il ; en quelles mains tombe-
„ t-elle ; quel est son dernier sort ?
„ C'est ce qu'on voit dans le courant
„ du Poëme, divisé en cinq chants,
„ fournis d'épisodes très - ingénieuses
„ & très-agréablement narrées......
Il y est question de plusieurs jouissances, mais l'Auteur a répandu sur leur description une admirable & charmante variété ; „ c'est dans leurs dé-
„ tails que brille la fécondité du
„ peintre, toujours pudique, volup-
„ tueux & gai...... On ne sait d'où
„ est tiré ce mot : *Parapilla*, subs-
„ titué à celui de *Cazzo*. Ce qu'il y
„ a de sûr, c'est qu'il ne signifie rien
„ en François ; mais il a une grande

„ vertu dans l'ouvrage, comme vous
„ le verrez (*c*) „.

Les Poésies ici renfermées, sont remarquables par la grace, la facilité, l'agrément & le goût qui y regnent. Plusieurs furent attribuées à M. de Voltaire, lorsqu'elles parurent séparément; entr'autres, la jolie Epître *sur les Castrats*. Le Recueil que je donne ne pourra manquer de plaire. J'en livrerai dans peu de jours un autre, qui sera composé aussi d'un choix de vers galants, libres & épigrammatiques du même Auteur. Son *Hymne aux tetons* y sera comprise. Ce dernier morceau de poésie est très-agréable, il a même de grandes

(*c*) *Note de l'Imprimeur.* L'explication s'en trouve dans la Lettre ci-après, écrite par M. B** à M. M.... on y trouvera de plus des avis essentiels sur l'ouvrage dont il s'agit.

beautés. J'expédierai l'examen & l'arrangement des pieces qui doivent composer cette seconde collection, pour que vous puissiez bientôt en amuser le Public.

Recevez l'envoi que je vous fais, comme une preuve incontestable de l'estime & de l'affection sinceres avec lesquels vous me connoissez,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,

M. D. C..

P. S. Il me tombe en ce moment, sous la main, une lettre qui m'a été écrite, au sujet du dernier manuscrit de *Parapilla*, par son Auteur, dans

les derniers temps qu'il le travailloit. Je crois que vous devriez donner une place avant le Poëme, à cette piece. Outre qu'elle serviroit à y répandre des lumieres ; tout ce qui est de M B**, à droit d'intéresser.



LETTRE DE M. B**,

A M. M. D. C.

POURQUOI, Monsieur, désavouerois-je, vis-à-vis de vous, la plaisanterie intitulée : *Poëme*, dont vous me croyez l'Auteur ? On n'a point de secrets pour ceux qui aiment & sont aimés comme vous. Je vous confesserai donc, avec franchise, cette gaieté là, en attendant que j'en fasse d'autres.

Je ne vous cacherai point non plus, la peine que j'ai ressentie lorsque ce petit Poëme a paru. Je connoissois ses imperfections infinies ; jamais il n'eût été imprimé, s'il ne m'eût pas été ravi. A cette malice, l'on a ajouté celle de le mettre au jour. Si le ressentiment alors s'empara de moi, je dois avouer le plaisir que m'a fait l'accueil du

Public pour cette bagatelle. Je compris qu'en la corrigeant, je lui procurerois un ſuccès plus mérité ; je m'en ſuis occupé, & je m'en occupe encore. Je mets toute mon attention à la copie que j'en fais, elle fixe tous mes ſoins ; je crois, avec fondement, qu'elle ſera moins imparfaite que les précédentes : elle renfermera un grand nombre d'additions ; j'oſe aſſurer qu'elle en ſera plus digne des regards du Public.

Vous n'êtes pas le premier de qui j'aie ſubi des perſécutions, pour que j'explicaſſe l'origine &, le choix du mot *Parapilla*. C'eſt un myſtere nouveau que je ne veux point dévoiler au Lecteur ; mais pour les amis, il eſt doux de lenr confier ſes ſecrets. En voici l'hiſtoire telle que je l'ai appriſe dans mon voyage d'Italie :

Queſta era la formola convenuta, con cui una dilettante donzella avvertiva l'amante

l'amante di provedere al pericolo di fecondità nel punto in cui l'estasi del diletto toglie quasi l'uso della favella. „ In quel „ deliquio, diceva essa, non v'è parola „ più facile a proferire.

Cette anecdocte entra pour beaucoup dans le dessein que je formai de versifier ce petit conte, dont le sujet, comme vous savez, est tiré d'un livre Italien, intitulé : *Il libro del Perchè*. Aux faits qu'il contient, j'en ai lié d'autres, & je les ai tous mis en ordre ; j'en ai enrichi les détails, je les ai multiplié même, & je peux dire de mon *Parapilla*, qu'une grande partie de l'invention m'appartient.

Ce ton du Poëme qui gaze l'obscénité, n'est pas de l'auteur Italien, il nomme tout par son nom ; avec lui, un chou est un chou, & un — est un —. Je me suis fait un devoir de traiter le

ſujet avec une extrême modeſtie ; je voulois que cet écrit ne fût point dédaigné par les prudes ; je crois qu'elles pourront le lire en toute dévotion, ſans que leur délicateſſe en ſouffre. Je ne les oublie pas dans l'occaſion ; mais je penſe ſans ceſſe à vous, & je déſirerois pouvoir vous renouveller ſans ceſſe les témoignages de l'attachement étroit & ſincere, avec lequel je ſuis,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur, B**.

Lyon, ce 19 Août 1780.

PLAN
DU POËME.

LE même Ecrivain (*) qui a raconté, d'une maniere ſi agréable, quel étoit le ſujet de ce Poëme, nous en expliquera le plan.

„ Dans le premier chant, après l'exorde & l'invocation ordinaire, l'Auteur établit d'abord quel perſonnage étoit ce Rodric, à qui le ciel fit un ſi étrange préſent. Suit l'apparition de Gabriël, la réponſe & le pronoſtic déjà rapportés. Rodric, voyant la prédiction s'accomplir, s'en afflige :

(*) L'Obſervateur Anglois. Voyez-en les citations déjà faites ci-devant, pag. viij, ix & x de la préface.

il avoit fondé l'eſpoir de ſa ſubſiſtance ſur une autre plante, qui ne paroît point; & ne ſe doutant pas de la fortune que lui feroit celle-ci, il ſe croit ſans reſſource & ſans eſpérance; il invoque le ſecours de l'eſprit céleſte, & Gabriël lui pardonne. Ce qui ne ſembloit qu'une vengeance du ſéraphin, eſt un de ſes plus grands bienfaits.

„ On voit dans le ſecond chant, comment le poſſeſſeur d'une ſi belle plante fait fortune. Allégorie toute naturelle de ce qui eſt arrivé à tant d'autres. C'eſt une madame Capponi, veuve, & ſe déſolant de cet état, qui la premiere veut voir ce bijou. Elle fait appeller le marchand; elle apprend de lui, que le mot *Ah!* appelle, excite ſes tendreſſes, & qu'elles

ſeroient éternelles, ſi l'amante ne diſoit elle-même ce mot *Parapilla*. Enfin, après avoir bien éprouvé l'inſtrument, la veuve l'achete. Elle avoit pour ſœur une abbeſſe, à qui elle avoue ſa découverte. La nonain en eſt curieuſe. Madame Capponi l'aime ſi tendrement, qu'elle ne peut lui refuſer de lui en faire part. Quoi qu'elle déclare que la choſe vienne d'un ange, la bonne religieuſe ne peut ſe perſuader que ce ne ſoit pas quelqu'outil du diable; elle veut le voir, en eſſayer, en juger. Sa ſœur conſent à cette épreuve, envoie la caſſette au monaſtere „.

„ Au troiſieme chant, on lit d'abord une deſcription du couvent; enſuite les divers exploits qu'y fait ce héros d'un nouveau genre „.

„ Un point hiſtorique ouvre le quatrieme chant. Il eſt queſtion de la rivalité des deux familles de Florence, dont il réſulte la capture du tréſor précieux. Le Barigel, devenu maître de la caſſette, où il eſt renfermé, avoit marié ce jour là ſa fille. *Par un haſard unique*, l'épouſe inquiete, attendant le ſoir avec impatience, rodant de côté & d'autre, trouve le coffret; ce qui donne lieu à une troiſieme jouiſſance. L'amant qui lui la fait éprouver ne lâche point priſe, il l'importune, & va juſqu'à la compromettre; elle, ne ſachant comment le congédier, court à l'égliſe en demander le ſecret à Dieu. La ſoubrette de madame Capponi, inſtruite par le laquais de la maniere dont il a perdu la caſſette, eſt aux aguets pour la retrouver. A la

figure, elle découvre aisément qui est possédé de cet instrument tenace. La beauté dont il s'étoit emparé, ignoroit absolument le mot seul qui pourroit la soustraire aux fureurs d'un amant d'une nouvelle espece, & l'adresse de la soubrette est de le lui découvrir, & d'enlever soudain, par un *ah! ah!* élancé fort à propos, le bijou vacant „.

„ Dans le cinquieme chant; Marton, (c'étoit le nom de la soubrette) ne peut se lasser de faire l'exercice avec cet instrument. Elle y vaque avec tant d'assiduité, qu'elle en perd sa place auprès de sa maîtresse, & est chassée. D'abord elle s'embarasse fort peu de ce congé, ayant avec elle son consolateur; mais enfin, elle tombe dans l'indigence. Ne sachant comment faire,

elle ſe réſout à vendre ce bijou. Elle trouve bientôt pour acquéreuſe une certaine courtiſane, nommée Lucrece, fille, & maîtreſſe du St. Pere (Alexandre VI.) Glorieuſe de ſa conquête, celle-ci s'en retourne à Rome. Le dialogue de la maîtreſſe de Borgia avec ſon pere, & ce qui arrive de la jalouſie de celui-ci, conduiſent à la fin de cette féerie charmante „.

„ L'Auteur finit ſa narration par faire l'apothéoſe de l'inſtrument, & par le placer au ciel. C'eſt la ſeule maniere dont on trouve dans l'empirée pouvoir apaiſer les plaintes du Pontife. Enfin, le Poëme eſt terminé par un avis relatif que l'Auteur donne aux jeunes filles.



PARAPILLA,

POËME,

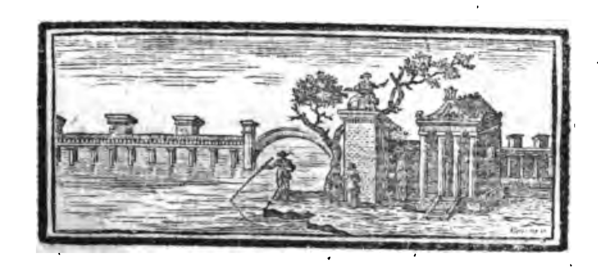
EN CINQ CHANTS.

Musa vetat mori.





Le pain bénit n'a pas meilleure mine



PARAPILLA.

CHANT PREMIER.

ARGUMENT.

Exorde. Invocation. Homme à la mode, galant & ruiné. Petite malice & grande bonté de l'ange Gabriel. Belle expérience d'agriculture. Critiques confondus. Incrédules baffoués.

D'AUTRES pourront chanter le Labarum,
Le Bouclier de l'amant d'Egérie,
Ou l'Oriflamme, ou le Palladium,
Ou des Rhémois l'Ampoule fi chérie;
Préfents facrés, tous defcendus des cieux,
Des rois dévots merveilleufes étrennes.
    Je veux chanter un don plus précieux;
Ce bijou-ci plairoit beaucoup aux reines:

Il eſt céleſte, unique, plein d'attraits;
Mais par malheur, ſur les traces d'Aſtrée,
Il remonta là haut dans l'empirée :
Le ciel jaloux a repris ſes bienfaits.
  Tendre Cypris, & vous, Minerve même,
Guidez mes chants, inſpirez tous mes vers;
Vous m'aiderez à charmer l'univers,
Et mon héros, par ſa beauté ſuprême,
Tiendra ſur lui vos yeux toujours ouverts.
  Grace à ma muſe, émule de Virgile,
J'ai fait l'exorde, & c'eſt beaucoup, dit-on;
Parler aux dieux n'eſt pas choſe facile.
Or ſus, ma lire, il faut baiſſer d'un ton.
  Jadis vivoit, dans les murs de Florence,
Un beau galant d'une haute naiſſance,
Nommé Rodric. Hélas! trop généreux;
Car de la blonde allant droit à la brune,
En beaux feſtins, cadeaux, plaiſirs & jeux,
Il eut bientôt diſſipé ſa fortune.
  Que devenir en cette extrémité?
Sage il devint, grace à l'adverſité.
Fuyant la honte & bravant la miſere,
L'infortuné, déſormais ſe cachant
A tous les yeux, achete une chaumiere,
Et tout auprès, un petit bout de champ.
Là, tout penſif, ſans valets ni ſervantes,

Il fend la terre, ayant parmi ses soins
Un peu d'humeur, on en auroit à moins.
  L'aurore ouvroit ses portes éclatantes,
Quand d'un air leste un beau jeune garçon
Vint l'aborder, & lui dit sans-façon :
Hola, l'ami, sachons ce que tu plantes ?
Rodric, peu fait à ces tons élevés,
Lui répondit. C'est ce que vous savez.
Sexe enchanteur, ce ne sont pas ses termes,
Il se servit de mots un peu plus fermes,
Disant tout haut les choses par leur nom,
Que je tairai, si vous le trouvez bon.
Vous connoissez cette plante si belle ;
De vos beaux yeux un doux regard suffit ;
Un seul regard, c'est le soleil pour elle.
  Mais reprenons le fil de mon récit.
Lorsque Rodric ayant martel en tête,
Eut proféré ce discours malhonnête,
Le beau garçon froidement répliqua :
» Vous en plantez, eh bien il en viendra. »
Soudain il fuit comme une ombre légere,
Et de son pied touche à peine la terre.
  Rodric alors resta pétrifié,
Lui qui parloit en tout temps comme un livre
Avoir ainsi manqué de savoir vivre !
Brutalement avoir congédié,

O ciel ! & qui ? c'eſt un ange ſans doute !
C'eſt Gabriel, de la céleſte voûte,
Exprès pour lui deſcendu par pitié.
Un tel ſoupçon n'a rien de fort étrange ;
Durant le cours de ſes goûts libertins,
Toujours Rodric honora ce cher ange,
Beau meſſager du maître des deſtins ;
Car à Florence on brûle plus de cierges
Aux chérubins qu'aux onze mille vierges :
Informez-vous, chacun vous le dira.
Mais qu'il gémit & ſe déſeſpéra !
Si de l'effet la menace eſt ſuivie,
Plus de reſſource, & comment ſe nourrir ?
Pauvre Rodric, tu n'as plus qu'à mourir !
L'aſtre du jour, durant cette élégie,
De ſes rayons prodiguant les bienfaits,
Lançoit par-tout le bonheur & la vie.
Dans les vergers, à l'ombre des boſquets,
On voit les fleurs & les nymphes ſourire ;
Amour voltige, émule de zéphyre ;
Dans tous les cœurs circule un feu divin :
La jeune Eglé ſent palpiter ſon ſein ;
Eglé rougit, & regarde Tityre.
Et cependant Rodric eſt aux aguets,
Seul malheureux, l'œil penché vers la terre,
Quant tout-à-coup ſur ſes triſtes guérets,

S'éleve & croît la moisson de Cythere.
Fille qui trouve un aspic à ses pieds,
En folâtrant sous la verte feuillée,
De plus d'effroi n'a point l'ame troublée.
Las! tous pécheurs sont enfin châtiés.
Rodric puni, se signe, s'agenouille;
De pleurs amers son visage se mouille.
Ecoutez bien, mortels, instruisez-vous.
Le Gabriel est né plaisant, mais doux;
Il pardonna. Les ailes étendues,
Je l'apperçois, qui d'un air triomphant,
Paré de pourpre, & porté sur les nues,
Dit à Rodric : » calme-toi, mon enfant;
» Lorsque le ciel fit naître ce prodige,
» Il t'éprouvoit : prends la plus belle tige;
» Vas, cours la vendre, & ta main recevra
» Vingt mille écus; c'est le prix, & pour cause;
» Car aussitôt que l'on verra la chose,
» Femme ni fille alors ne manquera
» De s'étonner, & de s'écrier : ha!
» Or, dans l'instant la divine merveille,
» Chez celle-là qui poussera ce cri,
» S'introduira, mais non pas par l'oreille,
» Et là, sans cesse à son cœur attendri,
» Inspirera la volupté suprême;
» Charme immortel, si l'amante elle-même,

» Ne dit enfin ce mot Parapilla.
» Adieu, je pars, retiens bien tout cela. »
L'ange s'envole, & Rodric s'humilie.
Il s'en va donc cueillir le fruit de vie,
Dans l'humble osier lui dresse un lit de fleurs,
Bien assorti des plus riches couleurs,
Le tout couvert de belle mousseline;
Le pain bénit n'a pas meilleure mine.
Quant au surplus des fruits de ce jardin,
Flore en gémit: tout disparut soudain.
Le bon Rodric cependant s'achemine
Vers ces beaux lieux où près du trône assis,
Le goût s'éleve, enfant des Médicis;
Tout s'embellit sous leurs mains souveraines.
Nobles tyrans & modeles des rois,
Les muses même avoient dicté leurs loix,
Et leurs palais sont l'asile d'Athenes.
Avec ardeur Rodric hâte ses pas,
Et le voilà s'écriant: » fille ou veuve,
» Qui veut le voir? on le donne à l'épreuve, »
Nommant l'objet, & vantant ses appas,
Sans quoi les gens ne devineroient pas;
Car, si j'en crois nos savants coriphées,
Grands espions de la terre & du ciel,
Interrogez nymphes, sybilles, fées,
On ne vit onc un phénomene tel,

Contes en l'air, me diront cent critiques :
Tant pis pour eux ; c'eſt un homme de bien
Qui nous tranſmit tous ces faits authentiques ;
Si l'on en doute, on ne croira plus rien.
Gens indévots, docteurs en épigrammes,
Exercez-vous, j'en prends peu de ſouci.
Moi, je ſuis ſimple, & c'eſt aux bonnes ames
Que je veux plaire en écrivant ceci.
Or, préparez une oreille attentive.
O Gabriel ! ſur tes ailes de feu,
Soutiens ma muſe, elle eſt foible & craintive ;
Mais avant tout, que je reſpire un peu.





mon cher monsieur, voulez-vous que j'expire ?

CHANT SECOND.

ARGUMENT.

Digreſſion judicieuſe ſur les rêveries philoſophiques. Madame Capponi à ſa toilette. Arrivée du héros. Premiere entrevue, & connoiſſance bientôt faite. Viſite à l'abbeſſe. Bonne nuit. Réveil fâcheux.

FILLE du ciel, douce philoſophie,
Combien de fous s'abreuvant de poiſon,
Et des François corrompant le génie,
Ont en Mégere habillé la raiſon !
Timon ſe leve ; il dit d'un ton ſublime :
L'homme eſt charmant ſitôt qu'il s'abrutit,
Et tous les ſots reçoivent pour maxime
Qu'il fait grand jour dès l'inſtant qu'il fait nuit.
Ainſi bravant la ſageſſe éternelle,
Qui nous traça les routes du bonheur,
L'homme inſenſé ſe crut plus ſage qu'elle ;
Et qu'a produit cette ſombre fureur ?
Triſte & farouche on dédaigne la vie ;
Le ſuicide a ſouillé ma patrie ;
De noirs forfaits remplacent le plaiſir :

On trembleroit de careſſer les graces !
Le fanatiſme eſt errant ſur nos traces ;
La gaité fuit, & je cours la ſaiſir.
A l'heure même étoit à ſa toilette,
Bien triſtement madame Capponi,
Aux grands yeux noirs, belle, riche, diſcrete,
Veuve, croyant que le monde a fini,
Et de ſon ſort aſſez mal ſatisfaite.
Le crieur paſſe, & certain ſon qui plait,
Frappe la dame, & la trompe peut-être.
» Marton, dit-elle, allez à la fenêtre ;
» Prêtez l'oreille, & ſachez ce que c'eſt.
Marton revient : le trouble, le vertige
Bouleverſoient tous ſes ſens agités :
» C'eſt un marchand, un ſorcier, un prodige ; —
» Mais que vend-il ? — Ce que vous regrettez.
La dame dit : faites venir cet homme :
Quoi ! l'appeller ! — Oui, ſans doute, à l'inſtant,
Et cherchez bien. De Paris juſqu'à Rome,
Tout autre qu'elle en auroit fait autant ;
Car en eſt-il qui ne ſoit curieuſe ?
Eve, Pſyché, Pandore eurent leur tour ;
Et telle ici qui fait la précieuſe,
A ſon marchand qu'elle voit chaque jour.
Rodric vint donc ; il fit ſa révérence,
Ota le voile, & le tout ſe paſſa

Comme on a vu que l'ange l'annonça.
Figurez-vous, en pareille occurence,
Le trouble vif, le fier saisissement
D'une beauté qui se voit envahie,
Et sans respect ainsi prise à partie ;
Et néanmoins le premier mouvement
Si naturel, fut de jouir, se taire,
Se résigner, soupirant de grand cœur,
Et des deux mains, par excès de pudeur,
Cachant ses yeux. Le second, tout contraire,
Fut de bannir, hélas ! le téméraire :
Mais vains projets & nouvel embarras ;
Vous savez bien qu'il n'obéira pas.
» Mon cher monsieur, voulez-vous que j'expire?—
» Eh bien, Madame, en ce cas daignez dire
Parapilla. — Qui, moi? Comment ... si ... mais ...
Elle frissonne, & ne dira jamais
Ce vilain mot. La charmante hypocrite
Gagnoit ainsi du temps & du plaisir ;
Et ce ne fut qu'avec un grand soupir
Qu'elle lâcha la parole susdite.
L'esprit malin a déjà pris la fuite :
Parmi les fleurs, prompt à se recueillir,
Il ressembloit à l'amour qui sommeille.
Confuse, hélas ! elle sentit son tort :
Ha ! s'échappa de sa bouche vermeille ;

A ce ſignal il vole avec tranſport :
Que ne peut point un procédé ſi tendre ?
Ce cher ami déjà reſſuſcité !
Parapilla ſe fait long-temps attendre ;
L'eſſai charmant vingt fois eſt répété,
Précaution que prend toujours le ſage,
S'il veut à fond ſavoir la vérité.
Je n'en dirai ſur ce point davantage ;
J'en ai trop dit peut-être ; mais enfin
Vous connoiſſez ce pauvre genre humain ;
Pour peu qu'un fait ſoit hors de leur portée,
Un grave ſot, une tête éventée
Vous traiteront de menteur ou de fou,
Si l'on ne dit comment, pourquoi, par où.
Pour terminer, la dame bien inſtruite,
Bien exercée, acheta le bijou,
Sans diſputer ſur la valeur preſcrite.
Le cher Rodric eut ſes vingt mille écus ;
C'étoit alors une aſſez forte ſomme,
Qui ſuffiſoit pour vivre en honnête homme.
Il eſt heureux, que voulez-vous de plus ?
Mais d'un héros plus touchant & plus rare,
Le beau deſtin doit vous être conté ;
Jamais tréſor ne fut, par un avare,
Gardé ſi bien, ſi ſouvent viſité.
Dans un coffret de ſtructure élégante,

A double clefs il eſt mis au ſecret;
Même Marton, diſcrete confidente,
Ne le vit plus, quoiqu'à ſon grand regret.
La dame, hélas! toujours ſe ſéqueſtroit,
Dirai-je ſeule, ou bien en tête en tête?
Ne ſe laſſant d'éprouver ſa conquête,
Examinant cette propriété,
D'aller, venir toujours à volonté;
Talent ſublime & vertu ſouveraine,
Que n'eut jamais pour princeſſe ou pour reine
Aucun amant, tant ſoumis ait été.
Ainſi paſſa le cours d'une ſemaine:
La noble dame, en des loiſirs ſi doux,
Ne regrettoit au monde ame qui vive;
Plus de viſite active ni paſſive;
Tout le quartier étoit fort en courroux.
C'eſt une énigme: eſt-elle folle ou morte?
Chacun s'épuiſe en propos ſuperflus.
Pauvre public! on couroit à ſa porte:
» Que fait la veuve? Elle ne l'étoit plus.
Notre héroïne eut une ſœur abbeſſe,
Que chaque jour, avant ce cas preſſant,
Elle alloit voir par excès de tendreſſe.
De la nonnain peignez-vous la détreſſe:
Huit mortels jours ont duré comme cent.
Chaque matin un billet de reproche,

De désespoir. Son trépas est si proche,
Que sans tarder, l'autre enfin se résoud,
Vole au parloir : la scene fut touchante,
La dame foible, & la nonne exigeante ;
De point en point on lui raconta tout.
Peut-on mentir, hélas ! à ce qu'on aime ?
Oserez-vous cacher votre bonheur
A qui le doit sentir comme vous-même ?
L'abbesse avoit un grand fond de pudeur ;
Elle frémit ; car l'outil diabolique
Fut sûrement formé par art magique.
Oh ! non, dit l'autre, il est venu du ciel,
C'est un bienfait de l'ange Gabriel ;
Prouvant ce point d'une façon très-claire.
» S'il est ainsi, prêtez-le moi, ma chere,
» J'aurai bientôt connu la vérité ;
» Si, dans le fait, c'est un fruit de la grace,
» Que parmi nous on appelle efficace,
» Il ne sauroit blesser la pureté :
» Mais pardonnez à ce cœur agité
» Qui doute & craint ; il s'agit de votre ame.
Au nom du ciel, au nom de la vertu,
Tant fut enfin requis & débattu,
Qu'il faut permettre un soin qu'elle réclame.
Le lendemain, de crainte d'accident,
Un serviteur, & fidele & prudent,

Doit

Doit apporter la divine caſſette ;
Un autre, à part, des clefs ſera chargé ;
Et le retour eſt de même arrangé ;
Le tout enfin, ſitôt l'épreuve faite,
Fidellement ſera rendu le ſoir.
» Adieu, ma ſœur, adieu juſqu'au revoir.

La dame alors revient en diligence,
Le cœur ſerré, pleurant ſon imprudence ;
Et maudiſſant ce funeſte projet.
Qu'a-t-elle dit ? ô ciel ! qu'a-t-elle fait ?
Comment, hélas ! ſupporter cette abſence ?
Et cependant il s'agit d'un ſeul jour !
Ah ! c'eſt un ſiecle : ainſi compte l'amour.

Vous concevez que la nuit fut fort tendre :
On n'entendit que le bruit des ſoupirs,
Tous précédés ou ſuivis des plaiſirs.
Un doux repos vint enfin le ſuſpendre ;
Mais quel réveil ! quels troubles ! quels moments !
Le cœur, ſans doute, a ſes preſſentiments.
Ah ! c'eſt ſa faute, elle fut trop peu ſage,
Trop confiante, & connut mal le prix
D'un tendre amant que l'on tient au logis,
Point indiſcret, & ſur-tout point volage,
Dont nul voiſin ne diſoit : » le voilà,
Et qui, charmé de ſon doux hermitage,
Quand on vouloit, ſe trouvoit toujours là.

Mais à sa sœur elle a promis ce gage ;
L'heure s'envole, ainsi que les amours.
Adieu, dit-elle ; & de l'œil & du geste,
Le caressant en personne modeste,
Elle l'enferme ; il part, & pour toujours.





puis on entonne un beau Magnificat

CHANT TROISIEME.

ARGUMENT.

Le héros se rend au monastere. Grand exorcisme. Triomphe plus facile qu'on ne l'auroit cru. Etourderie de l'abbesse. Tableau de bataille, & victoire complette.

MES chers amis, faites trêve à vos larmes ;
Si notre veuve a beaucoup de souci,
Elle eut huit jours de plaisir, Dieu merci,
Sans nulle pause. En ce séjour d'alarmes,
C'est un bon lot. Hélas ! tout nous apprend
Que le bonheur est chose fugitive ;
D'un pied boiteux jusqu'à nous il arrive,
Se montre à peine, & s'échappe en courant.
Mais j'apperçois les murs de l'abbaye,
Vaste édifice où les Brunelleschis
Et les Sartos, par cent travaux exquis,
Ont de leur art épuisé le génie ;
L'azur & l'or y mêlent leurs couleurs.
Là, dans le sein de la magnificence,
L'oisiveté, par des voeux imposteurs,
Se vante encor d'embrasser l'indigence ;

La chasteté s'y garde comme ailleurs :
C'est un serrail de sultanes jalouses,
Et qui par-fois, pour charmer leur ennui,
D'un même Dieu se disant les épouses,
Font des enfants qui ne sont pas de lui.
Pour mon héros c'est l'isle de Cythere :
Que l'aumônier va languir aujourd'hui !
 Le saint dépôt arrive au monastere :
L'oreille au guet, le regard en dessous,
L'abbesse est là marmottant sa priere.
» Donnez, donnez, dit-elle à sa touriere ;
» Hélas ! ma sœur, c'est un fardeau bien doux :
Et la voilà qui court à sa cellule,
A deux genoux invoquant sainte Ursule ;
On mit le tout sur un petit autel ;
Puis procédant en forme à l'exorcisme,
Elle s'arma du sacré rituel,
Lut à voix haute, & fit maint solécisme,
Sans que jamais Belzébuth, Astaroth,
A son latin répondissent un mot.
 » Dieu soit loué, dit-elle, je suis sûre
» Qu'il n'est point là de démons mal-faisants ;
» La chose vient du ciel même en droiture ;
» Le doigt divin se trouve là dedans.
 En ce moment les clefs lui sont remises ;
Elle ouvre & crie en toute humilité.

Peindrai-je ici les nobles entreprises
Du fier vainqueur & son activité,
Lorsqu'il franchit de plein saut les obstacles,
Gages certains de la virginité !
Point ne faisons de semblables miracles,
Foibles mortels ! La nonne soupira,
Et commençoit à prononcer Para...
Mais s'arrêtant sur la foi des oracles,
Elle s'écrie : » ô ciel ! soyez béni.
Comme elle est chaste, il faut beaucoup de gazes.
Abrégeons donc : la dame Capponi
Eut des transports ; l'abbesse a des extases.
Il est certain qu'elle vit plusieurs fois
Le paradis, tout comme je vous vois.
Hélas ! parmi ses tendres litanies,
Elle oublia d'aller siéger au chœur,
Où l'on chantoit les vêpres & complies,
Et ce point seul causa tout le malheur.
Madame, en tout, donnoit le bon exemple,
Et se montroit fort assidue au temple.
» Par quel motif n'avoir pas assisté ?
Toutes les sœurs, sitôt après l'office,
Courent en hâte, & professe & novice,
Pour s'informer de sa chere santé.
Déjà près d'elle arrivent les premieres,
D'un pied dispos, deux des plus familieres.

Quoi ! direz-vous, la porte à double tour
N'étoit pas close ? Hélas ! non, je l'avoue,
Et le démon qui des filles se joue,
A sa mémoire a fait ce mauvais tour,
Ou Gabriel ; car on ne sait qu'en croire :
Quoi qu'il en soit, c'est un fait avéré.
Or, écoutez la suite de l'histoire.
Dans le moment que le couple est entré,
Sur ses lauriers se reposoit l'abbesse,
Et n'allez pas la taxer de paresse.
Aux champs de Mars, aux bosquets de Cypris,
La gloire coûte, & coûte trop peut-être,
Et c'est toujours en prodiguant son être,
Qu'un grand courage a disputé le prix.
Vous jugez bien, sans que je vous le dise,
Qu'alors la chose à l'écart étoit mise ;
Même la boëte, asile du phénix,
Etoit ouverte aux pieds du crucifix.
Agnès approche, & se signe & s'écrie ;
A ses genoux l'enchanteur a volé,
Jeune imprudente, hélas ! l'esprit troublé,
Les yeux en pleurs, d'une voix attendrie,
Elle imploroit son ange gardien :
L'abbesse dit que tout est pour son bien ;
Mais vainement & pour la faire taire,
Car à ses cris tout le monde accouroit ;

Il fallut bien révéler le myſtere,
Et les deux mots par qui tout s'opéroit,
Dont l'autre ſœur, moins novice à Cythere,
En ſouriant, dans ſon cœur s'applaudit.
  Le mot fatal par Agnès étant dit,
Le raviſſeur s'échappe avec furie.
Sœur Magdelon qui craint peu le viol,
Le couche en joue, & l'arrête en ſon vol;
L'oiſeau s'abat, elle ſe l'approprie.
  Et cependant interrogeant Agnès,
Les ſœurs en foule, autour d'elle empreſſées,
De Gabriel ont appris les ſecrets:
Le doute encore agitoit leurs penſées;
Mais contemplant la grace, la valeur
De Magdelon, & la ſplendeur nouvelle,
Qui dans ſes yeux tout-à-coup étincelle,
On s'écria: » c'eſt l'œuvre du Seigneur.
Jour fortuné! jamais dans leur égliſe,
Prodige aucun ne fut plus à leur guiſe.
Au don du ciel toutes prétendent part,
Toutes l'auront, & ſans autre retard,
Ou c'étoit fait du vœu d'obéiſſance.
L'ordre eſt donné, les ſœurs ſont en ſilence,
A deux genoux, & l'abbeſſe commence.
  Vous avez vu dans le ſaint temps paſchal,
Un confeſſeur aſſis au tribunal;



et dans les airs gabriel a souri.

CHANT QUATRIEME.

ARGUMENT.

Moralité du poëme. Mariage. Accident imprévu. Bonheur inoui sur la terre. Origine de l'art de faire des mines. Le Barigel meurt. Crise funeste. Courage & résignation de Florise. Escroquerie.

RIEN ne me charme autant que la morale,
Noble aliment fait pour l'esprit humain ;
Voilà pourquoi ce poëme en est plein :
Malheur pourtant à celui qui l'étale
Sans la parer, sans la couvrir de fleurs,
Car il fera bâiller tous les lecteurs.
L'ame est rebelle aussitôt qu'on l'ennuie ;
Massillon même a sa coquetterie,
Et Fénélon daigna peindre Eucharis :
Que si je trace aux belles de Paris,
Des voluptés si dignes des Houris,
Esprits fâcheux, & censeurs téméraires,
Quel est mon but ? cela ne doit-il pas
Les détacher des choses d'ici-bas ?
Chérira-t-on de semblables miseres ?

Que sommes-nous, fragiles séducteurs ?
Hélas ! vaincus aussitôt que vainqueurs.
En ce temps là, vous saurez que la ville
Fut divisée, & qu'on semoit des bruits
Qui faisoient craindre une guerre civile.
Le Barigel rodoit toutes les nuits :
Il rencontra, cheminant dans la rue,
L'homme au coffret. Comme l'heure est indue,
Il le saisit, & lui tordant le bras :
» Arrête là ; dis-moi ce que tu portes. —
» Je n'en sais rien. — La clef. — Je ne l'ai pas —
» Allons ; coquin, au cachot de ce pas.
L'autre entendant ces paroles accortes,
Jette la boëte, objet du démêlé,
Et court & fuit, & revient tout en larmes,
Tremblant, honteux, disant : on m'a volé.
Mais la cassette, objet de tant d'alarmes,
Quel noir démon, ou quel arrêt du ciel
L'a fait tomber aux mains d'un Barigel ?
Seul au retour, il ouvrit sa capture,
Non sans sourire, & vraiment citoyen,
Comme en ceci l'état ne risque rien,
Il laisse là le tout à l'aventure ;
Entre deux draps il se met promptement,
Et bâille & ronfle, & dort profondément.
Ce jour là même, avec pompe à l'église,

Les ris, les jeux escorterent Florise:
C'étoit sa fille. Au serment nuptial,
Bientôt après succede un long régal:
Buvant, riant, lâchant mainte sottise,
Chacun prédit le bonheur des conjoints:
C'est fort bien fait; mais gare les adjoints.

En nous chargeant d'une chaîne si dure,
Avons-nous donc consulté la nature?
Il eut le front armé d'un triple acier,
Le triste fat, le pédant imbécille,
Qui de ce joug s'avisa le premier,
Et du plaisir fit un tribut servile.
Se condamner à se plaire toujours!
Captive-t-on les graces, les amours?
Dieux du bonheur, n'avez-vous pas des ailes?
Hymen se trompe, il en fait des rebelles.
A peine heureux, tyran sombre & jaloux,
Comme un vautour, le soupçon le déchire;
Il est puni, l'amant tombe aux genoux
De la beauté, craint, espere & désire.
Pour elle enfin se leve un nouveau jour;
Timide esclave, elle regne à son tour.
Gloire, plaisirs, sentiment, tout l'attire:
Ces doux instants, par l'hymen avilis,
Que seront-ils par l'amour embellis!
L'amour vainqueur, & soumis & fidele;

Un dieu l'implore.... elle peut résister;
Vous le croyez!.... Mais c'est trop m'écarter
De mon sujet : Gabriel m'y rappelle.
  Vous saurez donc qu'au sortir du festin,
La mariée a quitté la cohue,
Rêveuse, errante, & l'esprit incertain,
En attendant que la nuit soit venue.
Loin du tumulte, un réduit écarté,
Offre un asile où sa pudeur respire :
Sur un sopha la victime soupire;
Son cœur appelle, & craint la volupté.
  Mais quoi! de loin son époux l'a suivie!
Impatient de signaler ses feux,
Il vient, il vole, & contemplant ces yeux,
Ces yeux mourants, d'où dépendoit sa vie,
Timide & tendre, il a baisé la main;
Plus téméraire, il a pressé le sein :
Bientôt la bouche eut aussi son hommage,
Et dans l'instant, deux beaux bras étendus,
Autour de lui font un doux assemblage,
Et pour un seul, vingt baisers sont rendus.
  O du bonheur, charmant préliminaire!
Hymen, amour, comme il bénit son sort!
De cent faveurs il vole à la derniere;
C'est le vaisseau qui va périr au port.
Ah! laissez-moi, dit Florise alarmée;

Pourquoi ces ſoins tardifs & ſuperflus ?
Sans doute, hélas ! il m'eſt doux d'être aimée ;
Mais en honneur, je ne puis rien de plus.
Elle dit vrai. S'il faut ne vous rien taire,
Rappellez-vous notre charmant reclus,
Car c'eſt lui ſeul qui produit ce myſtere.
Il étoit là : Floriſe a fait un cri,
Et dans les airs Gabriel a ſouri.
Quant à l'époux, interrogeant la belle,
Calculant tout, & raiſonnant très-bien,
Vous comprenez qu'il n'y comprenoit rien.
Le voilà donc ce Sigisbé fidele,
Plus aſſidu que tous ceux de nos jours ;
Parapilla ne trouble plus ſon zele :
Concevez-vous cet heureux mot : toujours ?
Quoi ! nulle treve en cette douce guerre !
Une mortelle ! un triomphe ſi beau !
L'Olympe enfin deſcendu ſur la terre !
C'eſt bien le cas de briſer mon pinceau,
Et ne croyez qu'elle fit la farouche :
A ſon amant, à ſes ſoins empreſſés,
Si quelquefois elle a dit : c'eſt aſſez,
Jamais c'eſt trop n'eſt ſorti de ſa bouche.
Heureuſe alors, & cachant ce beau feu,
Non ſans mêler à ſes graces divines,
Un nouveau charme, & même quelques mines :

Art qui depuis a fleuri, grace à Dieu.
Mais n'allez pas ſur ce tableau, Meſdames,
Imprudemment trop attacher vos ames;
Du plus grand bien, il ne nous faut qu'un peu:
Elle adoroit, elle briſa ſa chaîne.
Ce fut un jour que ſon pere mourut:
Parents, amis, voiſins, tout accourut:
Ha! diſoit-elle en ſa douleur ſoudaine,
Et répété ſans ceſſe à tout propos;
C'eſt le ſeul mot qui ſoulage ſa peine.
Comme Zéphyre errant près des ruiſſeaux,
Hâte leurs cours de ſon aile légere,
Tels ces accents ſi chéris du héros,
N'en doutez pas, l'encourageoient à plaire.
Senſibles cœurs, vous l'honneur de Paphos,
Vous le ſavez, il eſt certains preſtos
Si triomphants! celui-là fut ſi leſte,
Que ſur un ton d'uſage en pareil cas,
Floriſe dit: » arrête, arrête, hélas!
Sa voix expire, & ſon œil eſt céleſte.
Un tel prodige en préſence de tous!
Bonheur perfide & volupté funeſte!
Avec tranſport lorgnoient de jeunes fous:
Plus loin frémit & gronde une bégueule;
De ſouvenir s'attendrit une aïeule;
Les ſots rioient, & ſe croyoient plaiſants.

Que

Que vous dirai-je ! ô vertu plus qu'humaine !
Florise vole à l'église prochaine.
Là, prosternée, » hélas ! cieux bienfaisants !
S'écria-t-elle, » à ces sombres demeures
» Rendez la paix. Observez que ses heures,
Tout auprès d'elle étoient à l'abandon,
Lorsque soudain, à l'heure du pardon
Les reprenant, incertaine, égarée,
En lettres d'or, de festons enlacé,
Elle y trouva cet oracle tracé :
» Le ciel le veut, telle est la loi sacrée ;
» Cede, obéis, & dis : Parapilla.
Un Dieu, sans doute, & l'éclaire & l'anime.
Le mot fut dit ; le héros s'exila.
Mais qui de vous ne plaindra la victime !
» C'en est donc fait ! dit-elle avec langueur ;
» Quoi ! je n'ai plus qu'un désert & mon cœur !
Le jour, la nuit, tout peint à sa mémoire
Le fugitif ; tout trahit ses regrets,
Et son courage & ses sens indiscrets.
Bien qu'elle accorde une prompte victoire,
Que sans relâche, ivres de tant d'appas,
Quelques amants renaissent dans ses bras,
Toujours pleurant les beaux jours de sa gloire,
L'enfant gâté dit qu'on ne l'aime pas.
Mais du héros, en ce moment de crise,

Quel fut le sort ? L'oracle, d'où vient-il ?
S'agenouillant à côté de Florise,
C'étoit Marton qui fit ce tour subtil.
Du sot valet que la peur mit en fuite,
Elle sut tout, en devina la suite,
Forma son plan ; & tandis qu'à part soi,
Non sans chagrin, l'autre cede à la loi,
Le mot du guet, placé juste en mesure,
A son désir a fini l'aventure.
  Or, si ma muse a tristement chanté
Cette Florise un peu trop exemplaire,
J'en fais excuse à la postérité ;
Mais la pudeur peut-elle ne pas plaire ?
Du grave au doux nous passons tour-à-tour :
Dans son sommeil on aime encore Homere,
Et l'ombre enchante au milieu d'un beau jour.





Je n'ai donc plus les clefs du paradis!

CHANT CINQUIEME.

ARGUMENT.

Considérations sur l'égalité naturelle. Marton au comble de ses vœux. Dures extrémités. Résolutions héroïques. Joli voyage de Rome. Etonnement du pape. Plaidoyer dans le ciel. Nouveau systême sur les cometes. Avis aux jeunes filles.

QUELQUES lecteurs pourront trouver étrange,
Qu'interrompant de si nobles travaux,
Une soubrette occupe mon héros ;
Mais ce poëme est dicté par un ange.
Aux yeux du ciel, le chêne & le roseau,
Le grain de sable & le plus beau joyau,
Tout est égal. Les charmes, la tendresse,
Sont-ils un don de la seule richesse ?
Oh ! qu'on se plait par fois à déroger !
Apollon même est devenu berger,
Et plus d'un Duc en conte à la suivante.
Notre Marton étoit fort avenante,
Et Gabriel qui la chérit beaucoup,
A tout conduit. Dès qu'elle eut fait son coup,

Droit au logis retourna sa donzelle,
A petit pas, tremblant que son captif
Ne fût tenté de prendre congé d'elle,
Et ne lui fit un affront positif.
Comme un filou, qui d'une main adroite,
Vient de voler un bijou précieux,
Cachant son trouble, observe à gauche, à droite,
L'air affairé, redoutant tous les yeux,
Ainsi Marton a regagné sa porte.
Dans son réduit, toute seule au retour,
Sachons comment la belle se comporte;
Vous y verrez tout ce que peut l'amour.
Souvenez-vous qu'à la premiere vue,
Le noble objet eut son affection;
Depuis ce jour c'est une passion
Que le dépit & l'absence ont accrue,
Et par degrés au comble parvenue.
Amour alors devient un autre Mars.
Notre héros courut bien des hasards:
Si du destin la main toute-puissante
N'eût opposé son décret absolu,
Une mortelle eût été triomphante;
Mais vous savez qu'il ne l'a pas voulu.
Bientôt Marton, à sa triste maîtresse,
Avec usure a rendu tous ses torts:
Seule à son tour, livrée à ses transports,

De ſix laquais l'importune tendreſſe
Gémit en vain : la belle & ſes appas,
Ne ſe font voir qu'à l'heure du repas ;
Et lorſqu'il faut paroître à la toilette,
Humeur, ennui, négligence complette.
La Capponi lui dit un beau matin :
» Vous me manquez, vous ſortirez ſoudain.
Sans nul regret, Marton & compagnie
Ont pris congé : tous deux *incognito*,
Ne ſe laſſant de leur charmant *duo*,
Vont occuper une chambre garnie,
Ne voyant qu'eux dans ce vaſte univers,
Et fort contents d'avoir briſé leurs fers.
Amour, amour, quel eſt donc ton délire !
Sapho périt, & Diane ſoupire :
Mais ſans citer les Grecs ni les Latins,
Que de Laïs follement adorées,
Et ſe jouant de l'or des publicains,
Dans un taudis déſormais ignorées,
Ont tout perdu pour des caprices vains !
Marton, ſans doute, a fort peu de prudence :
La pauvre enfant ! ſon fonds eſt bien petit ;
Ce doux régime augmente l'appétit.
Bientôt, hélas ! plus d'or, plus d'eſpérance ;
Sur ſon beau ſein des larmes ont coulé.
Jouet des vents & du ciel en furie,

Comme par fois, sur son axe ébranlé,
La girouette incessamment varie,
Ainsi flottoit en ce choc orageux,
Son cœur poussé par de contraires vœux.
Que faire enfin ? les extrêmes se touchent ;
La faim, la soif tellement l'effarouchent....
» Allons, dit-elle, & sans plus différer,
» Il le faut donc, il faut s'en séparer.
» Mais perdre, hélas ! de si rares caresses !
» Et quel moyen de consoler mes sens,
» De remplacer d'éternelles tendresses !
» Eh bien ! j'aurai, s'il le faut, dix amants :
» Les grands malheurs font les grands sentiments.
Fort à propos dans la maison voisine,
Lucrece alors avec trente valets,
En grand fracas vint loger ses attraits :
Marton présente à la jeune héroïne
L'amant céleste, & l'accord se conclut
En quatre mots, sans billet ni cédule ;
Bref, elle obtint le prix qu'elle voulut,
Et sans délai, croyez qu'avec scrupule,
Comme il convient, son vœu fut acquitté.
Mais que l'on doit d'estime à cette belle,
Qui veut orner de telle rareté
Son cabinet d'histoire naturelle !
Qu'elle a de goût & de sagacité !

Or, apprenez que c'eſt une princeſſe,
Fille du pape, & de plus ſa maîtreſſe.
Alors ſiégeoit le fameux Borgia,
Du doux Jeſus terrible grand-vicaire,
Haï de Rome, & chéri dans Cythere;
Comme l'on ſait, chantant *alleluia*,
Et célébrant plus ſouvent que la meſſe,
Le cas joyeux dans les bras de Lucrece:
Nul n'a jamais violé celle-ci;
A Tarquin même elle eût dit: grand merci.
Nous avons vu comme quoi dans Florence,
Ce cœur ſi grand pourvut avec prudence
A ſon bonheur; enſuite elle revint
Devers le Tibre, auprès du pere ſaint.
L'ami ſecret, n'en ſoyez point en doute,
Suivoit ſes pas, & d'abord ſur la route,
Il l'amuſa par des ſoins tous nouveaux,
Si vous ſavez tant ſoit peu de phyſique,
Fort aiſément ce myſtere s'explique;
Elle treſſaille aux plus légers cahos.
La carroſſée étoit toute en alarmes;
» Hélas! bon Dieu! dit ſa dame d'honneur,
» Vous plairoit-il ce flacon d'eau des carmes?
» Depuis quand donc avez-vous tant de peur?
» Ah! diſoit l'autre, elle va juſqu'au cœur.
Vous dont le luxe amollit le courage,

Sur vingt carreaux, vous, belles de notre âge,
Qui languiſſez dans le ſein du bonheur,
Le croirez-vous ? Immortelle entrepriſe,
Elle oſa bien, en une telle criſe,
Du Cyminus, du haut Fiaſconé,
Braver les rois, les profondes ravines,
Et les torrents roulants ſur des ruines;
Tout retentit à ſon cœur étonné :
Cent fois peut-être on la crut expirante.
O temps ! ô mœurs ! incomparable amante !
Si quelquefois le péril diſparoît,
Elle ſourit, & l'amour admiroit.
Mais quoi ! déjà, peu loin du Capitole,
Du peuple élu, l'auguſte métropole
Frappe ſes yeux; non telle qu'en nos jours,
Ou d'Agrippa la fameuſe rotonde,
D'un art ſublime, empruntant le ſecours,
S'éleve aux cieux pour commander au monde,
Mais telle encor qu'un zele tout divin,
L'avoit jadis à Céphas conſacrée,
Humble au dehors, & bien plus révérée
Avant les temps de Luther & Calvin.
Oh ! qu'ici bas les deſtins font bizarres !
Tout change en mal, toute vertu périt;
Rome autrefois redoutoit les barbares;
Ses Attilas, ce ſont les gens d'eſprit;

Mais des enfers que peut la folle rage ?
La voyageuſe enfin rentre au palais,
Le cher objet toujours ſerré de près :
» Bonjour, ma fille, as-tu fait bon voyage ?
Et fourrageant déjà tous ſes attraits
D'une main libre .... » Halte-là, dit Lucrece,
» Vous que mon cœur doit chérir doublement,
» Mon très-cher pere, & mon très-cher amant,
» Votre ſanté ſans doute m'intéreſſe ;
» Vous pouvez tout ; & mieux que Jupiter,
» Savez lancer la foudre avec l'éclair.
» En fait d'amour, il n'en eſt pas tout comme :
» S'il vous ſouvient, ailleurs qu'ex *cathedrâ*,
» Votre vertu par fois dégénéra :
» Le dieu du monde eſt ſouvent moins qu'un
» homme ;
» Or, ce cas là n'eſt pas fort amuſant.
» Gabriel donc m'a fait un beau préſent,
» Malgré l'égliſe, en dépit de la bible
» Et de vos droits ; j'ai trouvé l'infaillible.
» Ah ! pardonnez ... ce n'eſt pas tout encor,
» Ajouta-t-elle avec un air novice ;
» Quand je permets qu'il prenne un peu l'eſſor,
» Vous allez voir comme il fait l'exercice.
Incontinent le lutin mis en jeu,
Part, s'élançant comme d'une ſoupape,

Et va brider le nez du pere en Dieu,
Imaginez l'effroi du vieux ſatrape:
A ce conflict ſubit, inattendu,
Bouffi de rage, il pourſuit l'antipape;
Mais à ſon poſte un ſoupir l'a rendu.
Plus d'une fois on répete la choſe.
Tel qu'un volant qui jamais ne repoſe,
L'oiſeau léger partoit & retournoit;
Le ſaint prélat couroit, il entonnoit:
» Tiſon d'enfer, eſprit de zizanie,
» Démon, fuyez, je vous excommunie.
Le pourchaſſant alongeant les deux doigts,
Et l'affublant de grands ſignes de croix,
Le tout en vain, & s'il court à Lucrece,
Déjà l'intrus l'a gagné de vîteſſe;
La folle éclate, & l'orgueilleux rival,
Demeure ferme au lieu pontifical.
Notre Alexandre étoit non moins colere
Que celui-là qui prit Perſépolis.
» Je n'ai donc plus les clefs du paradis!
Et tout de ſuite il écrit à ſaint Pierre,
Jurant de mettre & le ciel & la terre
En interdit, & ſur-tout accuſant
Le ſéraphin d'être un mauvais plaiſant.
Ce fut au ciel une rumeur du diable;
Saintes & ſaints, tout s'aſſemble, tout court.

Le Gabriel, d'un ton fort agréable,
Plaida sa cause, & ne resta pas court.
Dans son discours, d'un art inimitable,
Il détailla les vices du vaurien,
Et persiflant le pape & sa pantoufle
Qu'il fait baiser, le traita de marousle.
A tout cela, Pierre dit: » j'en convien,
» Je n'eus jamais cet orgueil peu chrétien;
» Pourtant, là-bas il occupe ma place,
» Et l'outrager, c'est un excès d'audace.
Tous deux prouvoient, nioient, prouvoient encor,
Et disputoient sur le texte & la glose,
Quand le destin prit ses balances d'or:
Bref, le héros obtint l'apothéose;
Mais à quel prix? Exilé dans les cieux:
Beau phénomene, & symbole amoureux,
D'un vol rapide il poursuit les cometes.
O Gabriel! grace à mes foibles vers,
Que ton nom regne aux boudoirs, aux toilettes;
Et vous par qui s'embellit l'univers,
Jeunes objets, si cet amant fidele,
Que vous souffrez sans peine à vos genoux,
Le cœur armé d'une audace nouvelle,
Tentoit enfin un triomphe plus doux,
En ces instants de foiblesse & d'alarmes,

Qu'attendre, hélas! du vain ſecours des larmes,
Et d'un courroux en ſecret combattu,
Qui trop ſouvent a trahi la vertu?
Ah! croyez-moi; pour toute défenſive,
Sans balancer, dites le mot fatal
Bien à propos, c'eſt un point capital;
Joignant les mains avec une foi vive,
Et le regard élancé vers le ciel,
L'eſprit en paix, comptez ſur Gabriel.

FIN.



POÉSIES DIVERSES.

L'EFFICACITÉ DE LA GRACE.

ÉPIGRAMME.

ENFIN me voilà janséniste ;
Leur doctrine me sembloit triste,
Et je riois du trait vainqueur ;
Mais j'ai vu la divine Acanthe,
Et j'ai dit au fond de mon cœur :
Ah ciel ! que la grace est puissante !



VERS

À MADEMOISELLE ***.

DANS les jardins de Vénus,
Une jeune & timide rose
Voiloit ses charmes ingénus
Sous sa feuille à peine éclose :
Phébus, en s'élevant vers la voûte des cieux,
L'apperçut, l'adora, lui lança mille feux.
Bientôt sa pudeur moins rebelle
Sourit : au vif éclat des rayons enchanteurs
Dont le dieu s'est paré pour elle,
Elle anime son teint des plus vives couleurs,
Ouvre son sein charmant, & n'en est que plus belle,
Fixe le zéphyr même, & regne sur les fleurs.
O vous, dont les beaux jours ne sont qu'à leur aurore,
Connoissez de l'amour les prodiges heureux :
Voulez-vous embellir encore ?
Souriez à ses soins, & brillez de ses feux ;
Jeune Doris, aimez qui vous adore.

LA

CONSOLATION DES VIEILLES.

ÉPIGRAMME.

VOUS ne concevez pas qu'au déclin de ſon âge,
À quelque patelin & mielleux directeur,
D'une belle aux abois le cœur enfin s'engage :
Hélas ! c'eſt un conſolateur.
Eh ! qu'importe, au ſurplus, ſous quel titre on le nomme ;
Près de ſa pénitente, après tout, c'eſt un homme :
C'eſt l'ombre d'un amant zélé, tendre, aſſidu,
D'une ſainte ferveur prodigant les careſſes,
Et qui cajole ſa vertu,
Comme on cajoloit ſes foibleſſes.



LE BERGER RESPECTUEUX.

CHANSON NOUVELLE.

Sur l'air : *C'est Genevieve dont le nom, &c.*

CHANTONS les amours de Lubin ;
Nuit & jour il ſoupire en vain :
    Hélas ! ſans eſpérance.
Liſe, pourtant, l'aime en ſecret ;
Mais il l'ignore, & n'oſeroit
    Parler de ſa conſtance.

Content d'admirer ſes attraits,
Il n'oſe approcher de trop près,
    Tant Lubin eſt honnête :
Il croit, ſans ſe rendre ſuſpect,
Qu'on doit, à force de reſpect,
    Mériter ſa conquête.



Liſe, un beau jour, d'un air coquet,
Lui dit : ſuis-moi dans le boſquet ;

Il court plein d'allégresse,
Charmé de pouvoir à l'écart,
Loin de tout importun regard,
Lui montrer sa sagesse.

Voyez, dit-il, cet instrument
Qui s'anime si tendrement,
Du cœur, c'est l'interprete.
Il dit ces mots d'un ton malin,
Et tout aussitôt dans la main
Il lui mit sa musette.

Lise la prit nonchalamment;
La belle étoit en ce moment
Assise sur l'herbette.
Ses jupons étoient un peu courts;
Le berger s'enflammoit toujours,
Il lui prit sa houlette.

Puis il alla cueillir le thym,
La violette & le jasmin,
Le muguet, la lavande.
Il revient tout chargé de fleurs,
Lise en respiroit les odeurs,
Il lui mit sa guirlande.

Comme il en ornoit ses beaux bras,
La belle ayant fait un faux pas,
Tomba sur la verdure ;
Ses blonds cheveux flottoient au vent :
Lubin, sans perdre un seul instant,
Lui remit sa coëffure.

Tandis qu'il prend un soin si doux,
Lise s'assied sur ses genoux
D'un petit air d'aisance.
Eh quoi ! dit-il, seulette ici,
Sur un berger placée ainsi,
Sentez-vous sa prudence ?

Au village ils sont de retour,
Lise abjurant un sot amour ;
Et fier de sa prouesse,
Lubin s'écrioit tout joyeux :
Peut-être, dans un an, ou deux
J'obtiendrai sa tendresse.



VERS

Sur le Bref du Pape CLÉMENT XIV, *qui défend la castration dans ses Etats.*

Nous vantons la philosophie,
Mais que sert son triste flambeau,
Ses traits percent-ils le bandeau
De notre antique barbarie?
Insensés & foibles mortels,
N'avons-nous pas, grace au sophisme,
Des esclaves, du fanatisme,
Et des guerres & des duels?
Cet âge d'or que l'on regrette
Reviendra-t-il? je n'en sais rien;
Mais l'ame est un peu satisfaite,
Lorsqu'on voit naître quelque bien.
Gloire & félicité parfaite
Au suprême & sage Prélat,
Qui ne veut pas qu'une ariette
Coûte un citoyen à l'état;
Se souvenant qu'à leur image
Les Dieux ont créé les humains,
Et conservant ce bel ouvrage
Tel qu'il est sorti de leurs mains.

Cet acte seul l'immortalise,
L'humanité le canonise;
Et des Dames le noble cœur
Verra condamner avec joie
Un genre de fausse monnoie,
Qui blessoit leur feinte candeur.
La modestie, au teint de rose,
Craint l'aspect d'un disgracié,
Et déteste, sur toute chose,
L'indécence qui fait pitié.
Mais par quelle étrange manie,
Cette sanglante tyrannie
A-t-elle régné si long-temps?
Qu'un despote orgueilleux prétende
Être pere de ses enfants;
Pour bannir toute contrebande,
Qu'il fasse mutiler ses gens:
En blâmant ce terrible usage,
J'excuse un sultan, un sophi,
De s'assurer un avantage
Devenu si rare aujourd'hui.
Sa loi lui permet cinq cents femmes;
Combien d'intrigues & de trames
Se formeroient dans le serrail,
Et pour la blonde & pour la brune!
Comment garder tout ce bercail,

Si l'on ne peut en garder une?
Mais, par un crime impertinent,
Détruire la source des êtres,
Dégrader l'homme uniquement
Pour désennuyer de vieux prêtres;
Et ce qui me semble aggravant,
Priver de fait un catholique
D'un fort aimable sacrement;
Cette invention frénétique
Dût naître au fin fond de l'enfer.
Convenons que c'est payer cher
Un petit luxe de musique.
Et ce sont des êtres pensants,
Des chrétiens polis & charmants,
Qui, dans le temple & sur la scene,
Se donnoient ces doux passe-temps
Aux dépens de l'espece humaine!
La nature étouffoit ses cris:
Dignes émules de Tantale,
Les peres immoloient leurs fils
A cette fureur musicale.
Les descendants des Scipions,
Des Fabius & des Catons,
Subissant l'attentat impie,
A chaque moment de leur vie
Étoient sujets à mille morts,

Et pour mieux combler leur misere,
Forcés de feindre des transports
Qu'ils ne pouvoient plus satisfaire.
Ils formoient les plus beaux accords,
Ils triomphoient dans la cadence,
Les roulements *& cætera.*
Mais, comme on l'a dit, ces gens-là
Ne brilloient pas pour leur dépense.
Cependant seule & sans rivaux,
L'Italie orgueilleuse, oisive,
Goûtoit cette gloire exclusive
De faire des monstres nouveaux,
Et, comme autrefois par la guerre
Et la valeur de ses soldats,
Crut régner encor sur la terre
Par les succès de ses castrats;
Au commerce, à l'agriculture,
La richesse des nations,
Opposant sa manufacture
De lâches & vils Amphions;
Et l'on n'admiroit plus dans Rome
Que cet art d'élaguer un homme,
Pour lui faire pousser des sons.
En vain les fastes de l'histoire
En garderont le souvenir;
On verra douter l'avenir

Trop ſage pour oſer le croire.
Grace à la plus ſage des loix,
La nature obtient la victoire,
Et Clément lui rend tous ſes droits.
Remercions ce digne apôtre;
Chez les Cordeliers il vivoit:
Du bien qu'à l'homme on enlevoit,
Il a ſu le prix mieux qu'un autre.
Et pour payer tant de bonté,
Puiſſent des ſonges favorables,
En dépit de ſa ſainteté,
Lui retracer la volupté
Qu'il conſerve à tous ſes ſemblables!
Et vous, des bords Ultramontains,
Rois & princes que je révere,
Méritez vos nobles deſtins:
Et ſi la gloire vous eſt chere,
Hâtez-vous, ne permettez plus
Ces cruelles métamorphoſes;
Faites admirer vos vertus,
Et n'ayez plus ces virtuoſes
Qui font frémir l'honnêteté.
Abjurez un goût fanatique;
Aimez un peu moins la muſique,
Et beaucoup plus l'humanité.

LES BONS PROCÉDÉS.

ÉPIGRAMME.

A Soixante ans, le galant ſaint Aulaire,
Preſſoit un jour la facile Glicere,
La lutinoit, déroboit un baiſer,
Et promenoit une main téméraire.
La dame dit : peut-on vous refuſer ?
Puis mollement tombe ſur ſa ducheſſe,
D'un air ſi tendre, & ſe pâmant déjà.
Le galant dit : avec ces façons-là,
Vous bannirez, parbleu, la politeſſe.



ÉPITRE

A MADAME....,

Mordue à la fesse, par un chien.

QU'AI-JE entendu, jeune Silvie?
Par quelle soudaine furie,
Ce monstre que tu caressois,
Sur sa maîtresse si chérie,
Sur ses trésors les plus secrets
A-t-il porté sa dent impie?
C'est l'Amour, c'est ce dieu des dieux,
Dont tout être subit l'empire
Qui le pénétroit de ses feux:
Je reconnois, dans son délire,
Phedre entiere en proie à Vénus,
La triste amante de Pyrrhus,
Le tendre assassin de Zaïre.
Le fait est-il si surprenant?
De la femme du roi de Crete,
On sait quel fut le soupirant:
Jeanne d'Arc eut un fier amant,
Si l'on en croit un grand poëte.

D'un rival que ne peut l'aspect ?
Tranquille au sein de ta famille,
Le barbare plein de respect,
Ne te mordoit point étant fille.
Je t'ai vue en tes jeunes ans,
Peu discrette dans tes caresses,
Tu lui prodiguois tes tendresses,
Et tes baisers & tes serments ;
Le traitre excitoit notre envie.
Il n'a pu te voir sans courroux
Passer dans les bras d'un époux ;
J'excuse & plains sa jalousie :
Le plus doux, le plus tendre amant,
En voyant sa flamme trahie,
Vous garde toujours une dent.
Plus heureux que le premier homme,
Ta clémence lui pardonna ;
Quand le ciel sur Adam tonna,
Hélas ! il mordoit une pomme
Qui ne valoit pas celle-là.
Des fameux chiens de l'écriture,
On connoît l'attentat cruel ;
Ce n'est pas là ton aventure ;
Ce teint sans art, cette ame pure
Ne sont pas d'une Jésabel.
Quelquefois par excès de zele,

Un baiſer vous mord bel & bien ;
Tu n'es pas la premiere belle
Qui cria vainement : ah chien !
Mais quittons un vain badinage ;
Malheur à quiconque oſeroit
Te parler un tendre langage ;
Cet exemple te prouveroit
Qu'on ne peut t'aimer qu'à la rage,
Et ta ſageſſe frémiroit.
Il faut qu'ici je te confeſſe
Ce qu'amour m'a dit en ſecret.
C'eſt Vénus à la belle feſſe,
Qui guida ce monſtre fatal,
Furieuſe de jalouſie
Contre une charmante copie
Plus belle que l'original.
Sa vengeance eſt mal ſatisfaite,
La cicatrice reſtera ;
Mais l'Amour même me jura
Qu'il en feroit une foſſette.
Viſiter les pauvres bleſſés,
Eſt, dit-on, œuvre méritoire ;
Je n'ai pas de peine à le croire,
Et mon cœur me l'inſpire aſſez :
Oh ! qu'il feroit doux, ſans la gloſe
Qu'en feroit les méchants eſprits,

De gagner le ciel à ce prix!
Examinant de près la chose,
Et de tes charmes arrondis
Caressant la neige & la rose,
Je me croirois en paradis.
Pardonne ma longue élégie
Peu digne d'un si beau sujet;
Jamais rimeur n'eut le génie
Si bien rempli de son objet,
Et si mon zele est peu discret,
J'ai pour moi d'illustres exemples;
Athenes consacra des temples
Au Dieu même qu'elle ignoroit.



MADRIGAL.

DE mes transports, Iris, cessez de vous défendre,
Tous les yeux, tous les cœurs par vous sont enchantés;
Vous ravissez les libertés,
Il est juste d'en laisser prendre.

LE LOUABLE PROJET.

CHANSON.

VOLAGES cœurs, que le caprice enchaîne
Et dégage tour-à-tour;
Pour jouir d'une gloire vaine,
Vous renoncez aux vrais bien de l'amour;
Vos triomphes brillants ne me font point d'envie,
Mon cœur a fait un trop beau choix;
Je ne veux aimer qu'une fois,
Mais j'aimerai toute ma vie.



LA COMPENSATION.

ÉPIGRAMME.

UN pénitent contoit un jour son cas,
Et s'accusoit d'avoir planté l'aigrette
Droit sur le front du compere Lucas.
Le moine dit : ô jeunesse indiscrette !
Peut-être, hélas ! cet honnête chrétien,
Sans dire mot, gémit au fond de l'ame.
L'autre répond : Eh ! comptez-vous pour rien
Tout le plaisir que j'ai fait à sa femme ?



LES BOTTES.

CONTE.

DEUX voyageurs, dans la cité de Tours,
Logoient ensemble, à l'âge des bons tours,
Plus curieux de douces aventures
Que de palais, monuments ou peintures.
Gentille hôtesse, époux crédule & sot,
A point nommé font les honneurs du gîte :
Si certain dieu se mêle du complot,
J'ose augurer plaisante réussite.
Voilà d'abord l'un de nos deux galants,
De mainte œillade agaçant la commere,
Tendres façons, petits soins & serments
Sont en campagne, & puis faveur légere,
Baiser volé, puis la main qui s'ingere,
Et qu'on punit ; béatilles d'Amour
Viennent par ordre & chacune à leur tour.
Tout jusque-là n'est que cajolerie
Que doit souffrir une hôtesse jolie.
Mais un beau jour, pour certaine raison,
Nos voyageurs absents de la maison,

La belle étant à leur chambre montée,
Elle apperçut des bottes à l'écart.
Botte aussitôt par elle est convoitée,
Désir la prend d'essayer, sans retard,
Quelle figure auroit femme bottée.
Sur ce point là, sans prévoir le péril,
Tant fut enfin procédé par la belle,
Qu'elle chaussa l'accoutrement viril.
Le galant vient, & trouvant sa femelle
Embarrassée en si plaisant maintien,
Il vous l'étend sur son lit bel & bien;
Amour est là qui préside au mystere :
Le dieu fripon après quelques tracas,
Légérement les conduit à Cythere.
Quelqu'un dira : quoi! l'on ne cria pas?
Pourquoi crier? elle n'étoit si sotte.
A quel scandale eût-elle donné lieu?
Qu'eût dit l'époux de voir sa femme en botte?
Péchés secrets sont remis devant Dieu.
On tient pourtant qu'en cédant la victoire,
Sa chasteté fit très-bien son devoir,
Menaces, pleurs, prieres, désespoir,
On n'obmit rien, & ce qui le fait croire,
C'est que l'époux qui montoit sans dessein,
Croyant ouïr quelque bruit clandestin,
Approcha l'œil du trou de la serrure;

Il eût mieux fait de suivre son chemin.
Là du galant il lorgna l'encolure,
Et par dessous, bottes en mouvement;
Bottes sans plus; rien ne vit plus avant.
En cet endroit la chronique est perplexe;
Aucun eût dit que l'époux, par raison
De sympathie, & sans soupçon du sexe,
Sentît au front quelque démangeaison.
Mais, poursuivons le fil de l'aventure:
A cet objet, je vous laisse à penser,
Lecteur prudent, l'étrange conjecture
Qui chez l'époux vint soudain se glisser:
» Quelle fureur ont ces gens-ci dans l'ame!
Il croit du ciel voir descendre la flamme
Sur sa maison, & tremblant d'être cuit,
Tout de ce pas, de peur d'être complice,
Notre homme court avertir la justice.
Le juge vient, une escorte le suit.
Pendant ce temps, sans rompre la cadence,
Le pélerin avoit reprit la danse.
Heureux qui met chaque instant à profit.
Bottes ne fut jamais à telle fête:
Il n'étoit plus mention de crier;
Bottes alors ne se faisoient prier,
Pour partager les fruits du tête-à-tête:
Le tout pourtant n'étoit qu'à bonne fin;

L'HONNÊTE MARI.

ÉPIGRAMME.

MONSIEUR Damis, homme du meilleur ton,
Rentrant chez lui, vit sa femme & Cléon
Fort occupés dans le fond d'une alcove ;
Il ne dit mot, se place au coin du feu,
Tournant le dos : l'amant remis un peu,
D'un pied tremblant furtivement se sauve ;
Plus mort que vif, il gagne le degré.
L'époux le suit, en disant à voix haute :
Monsieur, Monsieur, venez souper sans faute ;
Je vous attends. Le galant égaré,
Balbutioit : mais, Monsieur; mais, Madame. —
Point de façons : je suis bien assuré
Que vous ferez grand plaisir à ma femme.



LE PARTAGE ÉQUITABLE,

CHANSON,

SANS cesse mon époux
Jaloux,
Trouble mes rendez-vous;
Je ne vois mon ami
Qu'à demi.
O de l'hymen, cruelle tyrannie!
J'abandonne à tes droits la moitié de ma vie;
Les nuits
Sont pour les maris;
Mais le jour
Est pour l'amour.



L'ÉPOUSE VENGÉE.

ÉPIGRAMME.

LE bon Damis, vieux fou, ſe croyant jeune,
Près de Marton, ſoubrette à l'œil mutin,
Faiſoit encor le petit libertin :
Sa femme, hélas ! obſerve un triſte jeûne ;
Cachant ſa peine, elle attendoit en bref,
Sans dire mot, pour bannir ſa rivale,
Pour éclater, quelque juſte grief.
Il en vient un : ſa joie eſt ſans égale.
Eh ! bien, Monſieur, ſerai-je ſon jouet ? —
Comment, dit-il, oſer vous faire injure !
Ah ! dès ce ſoir, de ma main, je le jure. —
Vous la chaſſez. — Je lui donne le fouet.



CONSEILS
AUX JEUNES GENS.
CHANSON.

Beaux galants à tête légere,
Suivez l'Amour, chantez Bacchus;
Mais ne riez pas des cocus:
On doit du respect à son pere.

IL Y A REMEDE A TOUT.
ÉPIGRAMME.

Près de moi passoient deux grisettes,
Qui revenoient des Porcherons.
Ma foi, dit l'une des fillettes,
Nous avions-là deux bons garçons,
De bon vin & de bonnes sausses;
Je m'en vais le cœur bien content.
L'autre dit: je t'en offre autant,
Prions Dieu de n'être pas grosses.

LA DAME MODESTE.

CONTE.

Un cocher ivre ayant versé
Quatre bourgeoises en voiture,
Pêle-mêle dans un fossé;
Chaque jupon vers la ceinture
Étoit proprement retroussé.
Un manant passoit : il s'approche,
Et tirant ses mains de sa poche,
Il détache deçà, delà,
Mainte cuisse bien rabondie.
Une des dames s'écria :
Cachez mon cul, je vous supplie. —
J'en vois quatre bien découverts;
Lequel est-ce ? — Il a des bas verts. —
Oh ! bian, bian, qu'à cela ne tienne.
D'obéir il fait son devoir,
Et le couvre, en disant : morguienne,
Je m'en doutois, il est bian noir.



LE DÉPOSANT SINCERE.

ÉPIGRAMME.

ALISON toute désolée,
Se jette aux pieds du magiſtrat:
Ah! Monſeigneur, un ſcélérat
Au fond d'un bois m'a violée.
Le juge dit: avez-vous là
Des témoins pour prouver l'affaire?
Mon frere Blaiſe que voilà,
A tout vu, répond la bergere:
Quoi! tu n'as pas fait ton devoir?
Tu reſtois-là comme une ſouche? —
Moi, morgué! c'étoit drôle à voir,
Et l'eau m'en venoit à la bouche.



LE CONSEIL MAL SUIVI.

ÉPIGRAMME.

CRAINTE d'enflure, Agnès restoit pucelle;
Mais on lui dit un remede à ce cas,
Dont aussitôt se sert la Jouvencelle:
Advint qu'Agnès, novice au doux tracas,
Oubliant tout, au fort de l'accolade,
Trouve sa jupe étrécie à ce jeu.
Que n'avez-vous, dit la matrone en feu,
De votre amant repoussé l'embrassade,
Comme avions su si bien vous conseiller,
Quand vous verriez ses regards se troubler?
Eh! oui, vraiment, je l'eusse fait, sans doute;
Répond Agnès, mais plus n'y voyois goutte.



MADAME DRU.

CONTE. *

MADAME DRU, jeune & belle bourgeoiſe,
Au teint de roſe, au ſouris tendre & doux,
Charmoit les yeux, gagnoit les cœurs de tous;
De Paris même on venoit à Pontoiſe
Pour l'admirer, bien qu'Hymen & Plutus,
D'un ſot époux & d'un état modique
L'euſſent dotée; elle eut mille vertus;
Sa chaſteté paſſoit pour authentique:
Mais, ſi j'en crois un auteur véridique,
Elle perdit, hélas! ce beau fleuron.

Un jour de fête, au ſortir de la meſſe,
Comme elle alloit deſcendre le perron
Qui joint l'égliſe, un étranger s'empreſſe,
Offrant ſa main qu'on ne refuſe pas;
Car, à quoi bon cauſer un tel ſcandale?
Cet inconnu, c'étoit le beau Candale,
Paſſant par là pour voler aux combats.

* *Note de l'Éditeur.* Cette piece eſt le dernier ouvrage de M. B**, & j'ai des raiſons pour croire qu'il l'a achevé dans les inſtants qui précéderent ſa mort.

A ses côtés, il lui disoit tout bas :
» Je vous adore, & jugez de ma flamme,
» Mille louis vous sont acquis, Madame ;
» Foible tribut ! si vous daignez sans bruit,
» Me recevoir, sitôt après minuit.
» Confiez-vous sans crainte à ma tendresse,
» Et par pitié dites-moi votre adresse.
Quel cœur de roche, à ces gens de renom,
Si beaux, si doux, oseroit dire un non ?
Sur-tout en France, où toute citoyenne
Sait si bien vivre, il faut que j'en convienne.
Or, celle-ci dit tout ce qu'on voulut,
Sans se nommer ; réserve très-facile,
Car aussi bien c'étoit chose inutile :
Puis, au moment où la belle se tut,
Quittant sa main au bas du péristile,
Son chevalier lui détache un salut ;
Mais si profond, & si rempli de grace,
Que dans la ville on en parla six mois.
Mainte caillette en prend de nouveaux droits,
Et se rengorge, & dit aux gens en face :
» Vraiment, Messieurs, j'admire votre audace ;
» Prenez exemple, & sachez qu'il nous faut
» Force respect, avec un cœur bien tendre :
» Sentez enfin ce que le sexe vaut,
» Peut-être alors on pourra vous entendre.

Tandis qu'ainſi le public diſcouroit,
Seule au logis, madame DRU rentroit.
L'époux ſurvient, & la trouvant rêveuſe:
» Qu'as-tu, dit-il, & quel trouble nouveau
» Vient t'agiter & te rend ſoucieuſe?
La Dame avoit dans ſon joli cerveau,
Peu de prudence, encor moins d'artifice:
Vous le ſavez, la ſuprême juſtice
Va prodiguant ainſi de toutes parts
Ses plus beaux dons d'une main débonnaire;
Mais dans ce monde, on les rencontre épars,
Et nul n'a tout. Liſez le ſage Homere,
Il ne dit point qu'Hélene eût de l'eſprit;
Pour moi, j'en doute, aux fautes qu'elle fit.
Madame DRU, d'après ce beau ſyſtême,
Fort empêchée à ſortir d'embarras,
Imagina de raconter le cas,
Tout ſimplement, à ſon époux lui-même.
Le mari dit: « mais, c'eſt un inſolent. » —
» Eh! non, mon cher, ſon reſpect eſt extrême:
» Comme il baiſſoit les yeux en me parlant!
» D'un air modeſte! & puis en s'éloignant,
» Il falloit voir comme il m'a ſaluée:
» On eſt venu m'en faire compliment;
» Toute la ville en eſt extaſiée.
Et cependant, l'époux dit à part ſoi,

Plein de dépit : » le fat ! le téméraire !
» Il en veut donc à mon honneur, à moi !
» Qui me retient dans ma juste colere ?
» Tels attentats resteroient impunis !...
» Un rendez-vous !... eh quoi !... mille louis !...
» Et de ma honte ils seroient le salaire !...
» Mille louis !... il mériteroit bien....
» L'idée est bonne, & parbleu, je m'y tien.
» A l'heure fixe, écoutez bien, ma femme ;
» Vous ouvrirez votre porte à l'infame :
» Dans votre chambre aussitôt introduit ;
» Entre vos mains il remettra la somme..... —
» Y pensez-vous ? moi seule avec un homme ;
» Répliqua-t-elle, au milieu de la nuit ! —
» Je serai là, caché dans la ruelle,
» Sans dire mot ; & faisant sentinelle.
» Que craignez-vous ? je suis hardi, subtil :
» Bien à propos je me montre & me nomme.
» Je surprendrai cet amant incivil ;
» Troublé pour lors, il fuira, Dieu sait comme ;
» Et nous aurons son argent sans péril.
La chaste épouse hésite, se désole ;
Mais monsieur Dru, du ton le plus moqueur,
Lui répéta si souvent : » es-tu folle ? »
Qu'elle soumit enfin son foible cœur,
Non sans murmure ; & sûr de sa prouesse,

Le fin bourgeois treſſailloit d'alégreſſe.
De ſon côté, plein d'un amour craintif;
Figurez-vous le jeune & fier Candale;
Que notre belle a piqué juſqu'au vif;
Plus agité que ne le fut Tantale.
C'eſt un beau dogme, & l'un des plus certains;
Le vieux Saturne a deux énormes aîles,
Même Aquilon n'en eut jamais de telles;
Il fend les airs, emporte nos deſtins,
Et nous paſſons ici bas comme l'ombre.
Oui, le plaiſir périt, fragile fleur,
Dont un inſtant a flétri la couleur.
Il eſt trop vrai; mais dans nos maux ſans nombre,
Et même encor dans l'eſpoir du bonheur,
Comme le temps ſe traîne, rampe, peſe!
Dieux que ſon cours alors eſt différent!
Foibles humains, on jouit en courant;
Mais on enrage, hélas! tout à ſon aiſe.
Notre amant donc, en ce jour ſans pareil,
Plus d'une fois crut avec aſſurance,
Qu'un Juif encore arrêtoit le ſoleil.
Mais dans ſa courſe enfin la nuit avance;
Nuit fortunée! il vole au rendez-vous.
La porte s'ouvre, & tout parfumé d'ambre,
Il fait un pas tout au plus dans la chambre;
Sur lui d'abord il ferme les verroux.

L'or est remis dans les mains de la belle :
Mais tout-à-coup : » Qu'avez-vous-là, dit-elle ?
» Miséricorde ! eh quoi ! des pistolets !... —
» Ah ! pardonnez, c'est que j'aime la paix.
Disant ces mots, il sourit à la dame,
D'un air léger, propre à calmer son ame,
Et pas à pas avec art la conduit,
Toujours galant, où ? sur le pied du lit.
Là, dans ses bras, non sans peine étendue,
Par sa pudeur quelque temps défendue ;
Trop foible enfin, & réduite aux abois :
» Ah ! mon cher Dru, » dit-elle à demi-voix : —
» Eh ! bien *dru* soit, » dit le duc, qui sait vivre. »
Bien que ce mot l'étonne tant soit peu,
Mais brave & prompt à se piquer au jeu,
A son ardeur le voilà qui se livre.
Point de trésors qui ne soient mis au jour,
Partout s'égare une main triomphante ;
La belle pleure, il la voit plus touchante.
» Dru, disoit-elle : & le duc plein d'amour,
Cede en héros au charme qui l'entraîne ;
Tant qu'à la fin de cette vive scene,
La dame, hélas ! s'écriant : » Dru, Dru, Dru ; —
» Sur mon honneur, dit-il, fût-ce la reine,
» Je ne crois pas qu'on puisse aller plus *dru*.
Le front paré d'une si belle palme,
Bientôt

Bientôt ſuccede un entretien plus calme ;
Le duc charmant, brilloit ſur tous les tons ;
Et revenoit ſans ceſſe à ſes moutons.
Muette alors, & ce n'eſt pas merveille,
Puiſque l'époux faiſoit la ſourde oreille,
Madame Dru s'abandonne au deſtin,
Candale en eſt mille fois plus divin.
Nul mieux que lui ne ſut mettre en pratique
L'art du bonheur & ſa douce tactique ;
Un feu diſcret a pénétré le ſein
De ſon amante, il circule en ſes veines ;
Amour eſt là qui tient en main les rênes :
A dire vrai, tout n'en alloit que mieux.
Las ! tout finit, les étoiles pâliſſent,
Vers l'orient s'annonce un jour douteux,
Et par degrés les ombres s'éclairciſſent.
Le duc, s'écrie : » ô trop rapide nuit !
Maudit l'aurore, & tout ce qui s'enſuit.
Soudain, l'Amour le ramene à ſon poſte,
Un nouveau myrte honore encor ſes feux,
Trente baiſers ont ſcellé ſes adieux.
Puis, s'enfonçant dans ſa chaiſe de poſte,
Il part, bercé d'un ſouvenir bien doux.
Mais, monſieur Dru, dites, que faiſiez-vous
Durant le cours de votre apothéoſe ?
Triſte témoin, vous dont le nom fatal,

Aux voluptés a servi de signal,
Et qui restiez immobile, & pour cause?
Ce qu'il faisoit! eh! mais, d'un fier rival
Considérant & calculant la flamme,
Il sut du moins ce que valoit sa femme;
Il s'instruisit, observa chaque point,
Du bien d'autrui vit comme on fait grand'chere;
Et soyez sûr qu'il n'éternua point,
Tant il craignoit de troubler le mystere.
A votre avis eut-il donc si grand tort?
Bien est-il vrai qu'invectivant le sort,
A sa moitié qu'on n'ose voir en face,
Très-humblement il fallut crier grace:
La Dame rit; car il la plaignoit fort,
Et beaucoup trop, s'il faut que je le dise.
Mille louis, consolent sa sottise.
N'est-ce donc rien? Eh! combien de maris,
N'ayant jamais touché pareille somme,
A qui souvent il est arrivé pis,
Sans qu'aucun d'eux l'ait été dire à Rome!
Mais, avoir vu de ses yeux!... Eh bien, quoi?
Belle misere! & tant d'autres, ma foi,
Voudroient bien voir, tant le front leur démange!
Tant un jaloux craint de prendre le change!
Infortuné! disant à chaque pas:
O ciel! le suis-je, ou ne le suis-je pas?

LA COLERE INJUSTE.

ÉPIGRAMME.

AUSSITÔT qu'au grand catalogue,
Un époux se croit installé,
Le voilà, grondant comme un dogue;
C'est son trésor qu'on a volé.
Que le grand diable le confonde!
Un trésor est à tout le monde,
Quand tout le monde en a la clef.

LA FEMME DE BON TON.

ÉPIGRAMME.

CENT étourdis environnoient Glicere:
Hylas survint, plus triste qu'un hibou,
Disant tout bas: que faut-il pour vous plaire? —
A moi, Monsieur; allez-vous faire fou.

LA FAUTE PARDONNABLE.

ÉPIGRAMME.

MARTHE étoit fraiche, avoit de l'embonpoint;
Elle paſſoit pourtant la cinquantaine.
Un curé dit : ceci me vient à point ;
Bref, il en fait ſa ſervante & ſa reine.
Plaiſir trompeur, bientôt mêlé de peine !
Le diable, hélas ! arrondit ſon Iris.
Soudain, l'évêque accourt au presbytere.
Le galant dit : voyez ſon baptiſtere ;
Tout comme moi, vous euſſiez été pris.

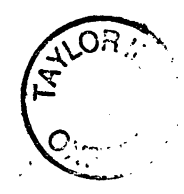


LA SAINTE.

ÉPIGRAMME.

MILORD Ker, au fait des usages,
A Paris, tout en débutant,
Avoit pris Clarice à ses gages,
Et bientôt n'en fut pas content.
Il vit un jour certaine Vierge,
Tableau du peuple révéré :
A la clarté de plus d'un cierge,
Il lorgna le minois sacré ;
Trait pour trait, c'étoit sa Clarice,
Parbleu, dit-il au sacristain,
Votre Vierge est une catin,
Qui m'a donné.... Dieu la bénisse.





JOUISSANCE.

A PHILIS.

VIENS, ma Philis, embrasse-moi :
Nous sommes seuls, cessons de nous contraindre ;
Ici, mon cœur ne voit plus rien à craindre,
Que d'être aimé trop foiblement de toi.
Tu m'aimes? & je puis compter sur ta tendresse?
Non, ces yeux ne sauroient mentir ;
Dieux ! qu'ils expriment bien tout le feu qui te presse !
Quels mouvements secrets ils me font ressentir !
Je ne suis plus à moi : quelle soudaine ivresse !
Plaisirs, transports, ravissements,
De mes sens laissez-moi l'empire.
Me faut-il expirer en de si doux moments?
Souffrez enfin que je respire....
Mon ame ne peut plus suffire
A contenir l'excès de ses emportements....
Amour, quelle est donc ta puissance !
Quoi ! du sein de la jouissance,
Je sens renaître les désirs?
Viens, fais-moi succomber sous le poids des plaisirs.

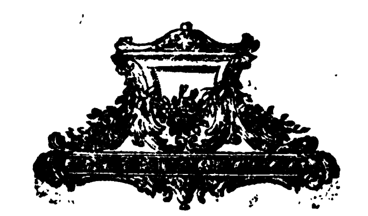
Tu meurs, chere Philis, ah! puis-je te survivre?
Attends, attends, je vais te suivre...
Amour, je m'abandonne à toutes tes fureurs...,
Bouche aimable, reçois le dépôt de mon ame...
Qu'elle porte en ton sein ses désirs & sa flamme...
Philis, ouvres les yeux!.. tu revis!.. je me meurs!..
Quels baisers pleins de feu! quelle voix douce & tendre!
Ma Philis, est-ce toi? l'excès de mon amour
Venoit de me ravir le jour,
Et le tien a su me le rendre.
Que tu me fais goûter de charmes inouis!...
Je te tiens dans mes bras, & mes yeux éblouis.
Admirent tes attraits, les admirent encore;
Je te parle & t'entends, je te vois, je t'adore,
Et je désire, & je jouis.



LE VEUF.

ÉPIGRAMME.

MADAME Orgon venoit de rendre l'ame;
L'époux gémit, & sort, tout désolé,
Du lieu fatal où gît la bonne Dame.
Pauvre homme, hélas! où peut-il être allé?
La parenté va, vient & se tourmente,
Tant qu'on le trouve dans un grenier à bled,
Ne vous déplaise, accolant sa servante.
De cent brocards, chacun l'apostrophoit.
Hélas! dit-il, d'une voix sanglotante,
Dans la douleur, sait-on ce que l'on fait?



CHANSON.

Sur l'air : *Jusque dans la moindre chose, &c.*

LORSQUE l'amant le plus tendre,
N'éprouve que ta rigueur ;
Cruelle ! puis-je t'entendre
Vanter froidement ton cœur ?
Un regard qui me rappelle,
Quand je veux fuir pour jamais ;
Quelque douceur infidelle ;
Voilà tes plus grands bienfaits.

Par une amitié paisible,
Tu crois payer mon tourment,
Encor ton ame insensible
Se trahit à chaque instant.
Sans pitié pour mon martyre,
Et fiere de mes douleurs,
Tu souris, quand je soupire ;
Tu triomphes, quand je meurs.

Ingrate ! eſt-ce ainſi qu'on aime ?
Eſt-ce là ce doux retour,
Ce prix touchant & ſuprême
Qu'on doit au plus tendre amour ?
Rougis, enfin, d'être avare,
Quand tout mon cœur s'eſt donné,
Et frémis d'être barbare,
Contre un captif enchaîné.



Si le ſentiment t'enflamme,
Tes ſens ſont-ils donc muets ?
N'ai-je à toucher que ton ame,
Sans toucher à tes attraits ?
Qu'attends-tu ? l'Amour t'appelle ;
Couronne le plus beau feu ;
Sois auſſi tendre que belle,
Et ton amant eſt un dieu.



L'INGRATITUDE.

ÉPIGRAMME.

AUPRÈS du ſeu, comme il geloit beaucoup,
Liſe brodoit à côté de ſa tante.
Lindor ſurvient. La dame, à ſa ſuivante,
Va dire un mot : imprudente, à ce coup,
De laiſſer ſeuls la brebis & le loup.
Puis, revenant : — « Avec cette innocente,
» L'ennui, Monſieur, aura dû vous ſaiſir. —
» L'ennui, Madame ? ah ! dites le plaiſir,
» Et c'en eſt un que nul autre n'efface.
La niece boude, & dit, entre ſes dents :
» Le beau plaiſir ! prendre la feſſe aux gens,
» Avec des mains plus froides que la glace.



SUR UN REGARD.

CHANSON.

UN regard de tes beaux yeux,
Animé d'un tendre délire;
Un ſeul regard, ma Thémire,
Met ton amant au rang des dieux.
Que le dieu, qui fait les heureux
Y trace mon bonheur, & ſa gloire & ta flamme;
En dépit des Argus jaloux & curieux,
Dans ces moments divins, je jouis de ton ame.

VERS

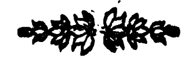
A MADAME DU BOCAGE,

A SON RETOUR DE GENEVE.

ENTRE Geneve & Rome, & leurs prêtres jaloux,
Le culte de Marie a pu former un ſchiſme;
S'agit-il d'être à vos genoux,
Elles n'ont plus qu'un catéchiſme.

VERS
SUR LES QUÉSACOS.

ENFIN, sur le front de nos belles,
Flottent ces panaches altiers,
Qui de leurs menaçantes ailes
Ombrageoient le front des guerriers;
La beauté par ses charmes,
Les avoit blessés par ses traits;
A ses pieds, en vaincus, ils déposoient leurs armes,
Quand pour butin, elle a pris leurs plumets.
Portez cette dépouille, adorables objets,
Nous n'y sommes pas insensibles,
Elle convient à vos attraits:
Vous n'en serez que plus terribles,
Et pour nos yeux, & pour nos cœurs;
Toujours vous fûtes invincibles,
Toujours vous serez nos vainqueurs.



LE VIEILLARD DEVENU DÉVOT.

ÉPIGRAMME.

CONTEMPLEZ ce sexagénaire
Oisif & fastueux, jaloux, atrabilaire;
Il dit, avec orgueil: la grace m'a touché;
Et se refuse un seul péché:
C'est celui qu'il ne peut plus faire.

VERS SUR LES FEMMES DE LA PATRIE DE L'AUTEUR.

ÉPIGRAMME.

IL faut le dire à leur louange,
Nos belles, dès leurs jeunes ans,
Entendent aussi bien le change,
Que pas un de nos commerçants.
Point de délais, point de saisies,
Nul billet doux n'est protesté,
Et soudain tout est acquitté
Par [illegible] virement de parties.

LE ZÈLE.

ÉPIGRAMME.

CHEZ la Pâris, on trouve un Capucin ;
On l'accabloit de dures incartades :
Corbieu, dit-il, est-ce qu'un médecin
N'a pas le droit d'aller voir ses malades ?

QUESTION THÉOLOGIQUE.

CHANSON.

Sur l'air : *Et j'y pris bien du plaisir.*

VOIS dans ce sombre bocage,
Ce délicieux percé,
Cet étroit & doux passage,
De roses entrelacé ;
Quoi donc ! notre divin Maître
Nous l'auroit-il défendu ?
Comment cela peut-il être ?
Eh ! c'est lui qui l'a fendu.

LE SERMON.

ÉPIGRAMME.

CERTAIN curé, d'un ton de Massillon,
Disoit : Chrétiens, dans quel siecle nous sommes !
Voici le temps où, pour cueillir vos pommes,
On fait en l'air voler le cotillon.
J'ai vu le cas : fillettes sont sur l'arbre,
Garçons dessous ; les croyez-vous de marbre ?
Or donc, voulant prévenir tels abus ;
A l'avenir, pour l'honneur des familles,
Sous le pommier on placera les filles ;
Et vous, garçons, vous monterez dessus.

SUR LES ROBES A LA LÉVITE.

ÉPIGRAMME.

O CIEL ! que deviendra l'église ?
Au culte Hébreu, Paris est asservi ;
Toute femme honore Lévi ;
Tout époux ressemble à Moïse.

ÆLOGÆ
HISTORIQUE
DE
MILORD CONTENANT.



ÉLOGE HISTORIQUE DE MILORD CONTENANT.

HONNI SOIT QUI MAL Y PENSE.

L'ORIGINE des Contenant se perd dans l'antiquité la plus reculée ; il n'est point, dans toute la Grande-Bretagne, de famille plus nombreuse & plus illustrée ; de siecle en siecle on les a vus occuper les places les plus éminentes, & plusieurs ont eu des alliances avec la maison royale.

Celui dont j'écris l'histoire donna de bonne

heure les plus grandes espérances. Né de parents catholiques, il resta fidele à sa religion. Quoiqu'il eût eu le malheur d'avoir un précepteur Arien, il demeura conforme au concile de Nicée, sur l'article consubstantiel, qu'il ne cessa jamais d'honorer & de chérir; je suis même en état de prouver qu'il pratiquoit soigneusement la componction. On le voyoit souvent à vêpres, mais complies étoit une chose qu'il assuroit n'avoir jamais vue.

Il parcouroit rapidement toutes les sciences: il comprenoit avec une facilité surprenante; une joie modeste & naïve éclatoit dans ses yeux aussitôt qu'il avoit compris. Son principe constant étoit de respecter tout ce qu'il ne croyoit pas compréhensible, & de rejeter tout ce qui n'étoit pas commensurable: il prouvoit que le monde étoit le meilleur des mondes possibles, par ces mots qu'il avoit souvent à la bouche: tout compensé. Les disparités le touchoient peu; il s'occupoit singuliérement des connexions, des contextures & des concomitances. Dans la grammaire, il avoit fait une étude particuliere de la conjonction; il avoit porté fort loin ses expé-

ſiences ſur le contact, la compreſſion & les compreſſibles, & ſes ſuccès n'avoient pas été moins marqués dans les ſections coniques. Parmi toutes les facultés de l'eſprit, il préféroit la compréhenſion. Perſonne n'a jamais ſaiſi avec plus de ſagacité toutes les conſéquences; il aimoit à convaincre & à confondre, mais convaincre étoit peu pour lui, il n'étoit pleinement ſatisfait que lorſqu'il avoit confondu.

L'érudition l'occupa toute ſa vie; il ne ſe laſſa jamais de compiler, cependant il en excepta la chronologie, ce ſeul mot; le comput, l'avoit rebuté.

Il donna quelques moments à l'étude de la catoptrique & à l'examen de tous les miroirs poſſibles; le concave lui paroiſſoit trompeur, le convexe d'une grande vérité.

Il avoit un tact ſingulier pour ſaiſir les différences entre pluſieurs comparés.

Sublime & profond, tantôt il s'élevoit dans les régions ſupérieures, tantôt il ſe concentroit dans les plus ſombres concavités.

Après avoir pris une teinture de toutes les connoiſſances humaines, il ſe renferma ſagement dans l'étude de la conſcience, le premier fruit qu'il en retira fut la compaſſion.

Lorſqu'à la fin de ſes études, ſes yeux s'ouvrirent ſur le grand théatre du monde, il ne ſouhaita point d'être roi ou prince; connétable auroit plus flatté ſon ambition, mais il ne voulut pas s'engager à la cour, aſſuré d'y trouver beaucoup de concurrences, & jamais homme ne les craignit autant que lui; cependant ſa naiſſance l'obligeoit d'y paroître quelquefois, & lorſqu'il voyoit de belles dames quêter au ſervice divin, dans l'égliſe de la cour, il ne pouvoit s'empêcher de s'écrier: quelle illuſtre conquête!

Plein de l'amour de ſon pays & de ſa nation, il avoit une facilité extrême à ſe lier avec tous les compatriotes & les concitoyens; & ſachant qu'il ne faut pas confondre les vices & les vicieux, il fuyoit les combats, & reſpectoit beaucoup les combattants.

Il évitoit ſagement toute liaiſon ſuivie avec

les conjurés, craignant qu'ils ne l'entraînassent trop loin; il osoit leur dire : vous êtes condamnables, vous serez un jour condamné : le seul mot, complice, lui faisoit horreur.

Quoiqu'il chérît l'humanité en général, il avoit beaucoup de préférence pour les confreres, & lorsqu'il trouvoit des condisciples, ce qui lui arriva rarement dans sa vie, il les fêtoit avec beaucoup de tendresse.

Sa fortune & son rang attiroit près de lui beaucoup de complaisants : il s'amusoit quelquefois avec eux; mais sa bonté naturelle étoit si généralement reconnue, que tous les compatissants & les complaignants venoient à lui, il les consoloit, les soulageoit, & ne les contristoit jamais; toute condoléance avoit des droits sur son cœur.

Toujours sage & circonspect, on ne le voyoit pas troubler des conjoints : facile en affaires, il n'abusoit d'aucune confiance, il ne se permettoit point de compulser, il se rapprochoit de tout ce qui étoit convenant,

se livroit de bonne foi à tout ce qui étoit convenu, & ne manqua jamais à un compromis.

La délicatesse de son esprit lui faisoit faire une grande différence de ce qui avoit l'air compassé, à ce qui paroissoit composé ; autaut il détestoit l'un, autant il chérissoit l'autre.

Son pere & sa mere s'étoient tous deux mariés deux fois, & avoient eu des enfants de leurs deux mariages ; il avoit par conséquent des freres de toutes les especes, & quoiqu'il les aimât tous, il ne put jamais vaincre l'éloignement qu'il avoit pour les consanguins ; il leur faisoit une caresse, lorsqu'il ne pouvoit s'en défendre, mais il n'y revenoit plus, & ceux-ci se le tinrent pour dit.

Selon l'usage de son pays, il entreprit de grands voyages ; il parcourut d'abord l'Angleterre, & fit une étude particuliere de tous ses confins. De là il passa en Irlande & visita la province de Connacie, mais ce pays ne pouvant attacher qu'un homme qui n'a rien vu, il s'embarqua bientôt pour les Indes

orientales. Là il s'arrêta particuliérement dans les isles de Condor, où il n'y a point de brunes. A son retour, il pénétra dans l'Afrique, & observa soigneusement le Congo. Avant de se rendre dans la France, qu'il avoit choisie pour le terme de ses voyages, il traversa l'Italie entiere, s'arrêta long-temps à Ancône & à Coni, dont les habitants lui parurent dans la bonne voie, & il s'associa à toutes leurs confrairies. Arrivé en France, il fut enchanté de la politesse & de la galanterie de ce peuple : par-tout où il alloit, il voyoit complaire. Il eut d'abord dessein de se fixer à Comps, petite ville de Provence; mais il trouva le climat un peu trop chaud. Il se rendit ensuite à Consoulens en Lorraine : on y faisoit des exercices si fatiguants, qu'il fut obligé de quitter cette ville. Il prit le parti d'aller à Mâcon, mais son dessein étant d'apprendre la langue Françoise dans toute sa pureté, il garda bien de se fixer dans un pays où il s'apperçut bientôt que l'on faisoit des solécismes; il partit promptement, & courut s'établir à Condom, dont le séjour lui parut salutaire, & il y a passé le reste de sa vie.

C'eſt là qu'il fit une étude profonde de notre langue. Sans s'arrêter à l'uſage actuel, toujours variable & incertain, il remonta aux principes & aux étymologies; il ne rejeta pas, comme nous, des termes qui avoient été François, & qui avoient mérité de l'être toujours.

Félicitation ne lui paroiſſoit pas mauvais, mais conjouiſſance lui ſembloit divin; il ne diſoit jamais, raiſonner, babiller enſemble, mais confabuler; libertinage lui paroiſſoit foible, concubinage excellent; il ne déſapprouvoit pas feindre, imaginer; mais, controuver avoit pour lui mille charmes. Les termes tuyau, canal lui déplaiſoient, conduit lui ſembloit d'une grande énergie; jamais il n'a dit à une femme: accordez-moi; mais, concédez-moi: il trouvoit que cette façon de parler rendoit plus exactement ſa penſée. Il approuvoit fort les prédicateurs d'avoir conſervé le mot concupiſcence; & toujours ennemi de tout verbiage inutile, il ſoutenoit que l'on devoit dire tout franchement, tout ſimplement: Madame, je vous trouve très-concupiſcible; Madame, je vous concupiſce. Malgré ſon

goût décidé pour les vieux termes, on a remarqué qu'il n'avoit jamais dit consorts.

Avant qu'il eût étudié notre langue à fond, il ne laissoit pas de faire quelques quiproquo. Un jour, on lui disoit : venez, venez donc voir. — Eh ! quoi ? — Un convoi : un convoi. Il ne bougea de sa place, & dit toujours : je n'en crois rien.

On parloit devant lui d'accords dissonants & consonants ; il ne comprenois pas que l'on pût rechercher ceux-là, lorsqu'on avoit ceux-ci qui devoient faire, selon lui, le plus joli carrillon du monde.

Invité un soir à souper, il entendit la maîtresse de la maison prononcer, d'un ton imposant ; qu'on serve : ces mots lui donnerent beaucoup à penser, & il ne connut sa méprise que lorsqu'on alla se mettre à table.

Une autrefois il s'avisa d'être entreprenant auprès d'une jeune & jolie personne ; tout en se défendant, elle lui dit : Monsieur, on a bien

de la peine à vous contenir. Fort étonné, il lui répondit : Madame, c'est ce que j'allois vous dire.

Peut-être ne sera-t-on pas fâché de savoir quelques particularités de sa vie privée, de ses mœurs & de son goût ; il aimoit fort le printemps, l'été & l'automne, mais il ne pouvoit souffrir l'hiver : l'idée seule de congelé le faisoit frémir.

Il étoit de bonne société, avoit la contenance gracieuse, conversoit fort agréablement, & toujours attentif & poli envers les Dames, il ne manquoit jamais une occasion de congratuler. Doué d'un appétit vigoureux, il étoit grand consommateur ; dès qu'il voyoit un bon consommé, il sautoit dessus, & préféroit le poivre fin, comme plus rare, observant qu'il n'y avoit pas une seule maison où l'on ne trouvasse du concassé. Soigneux de sa santé, il s'attachoit aux aliments les plus propres à faciliter la concoction ; il aimoit fort le concombre & le connil.

Étoit-il las, souffrant, il ne lui falloit qu'un

peu de confort pour le rétablir ; & c'est une chose que l'on trouve par-tout.

Lorsqu'il soupoit avec une troupe d'hommes aimables & de jolies femmes, il ne buvoit jamais sans les saluer, en disant : vive nos bons amis & convives.

Les plaisirs faciles, grossiers & sales ne le touchoient point, & toutes les femmes qui avoient l'air consentant le faisoient fuir.

Il avoit beaucoup de respect pour tout ce qui est consacré, & s'éloignoit des contestants qui lui présentoient des idées tristes ; il aimoit les dessus & les haute-contre, & détestoit les concordants.

Il ne chantoit, ni ne jouoit des instruments, & cependant il avoit un talent naturel pour être compositeur ; il ne voyoit jamais afficher concert, sans s'écrier : Ah ! la bonne pensée ! Il avoit l'adresse dans la main, & tournoit & contournoit avec beaucoup de dextérité.

Naturellement très-propre de sa personne,

il souffroit beaucoup lorsqu'il sentoit conspuer autour de lui.

Tout ce qui lui sembloit bien conformé & bien configuré, avoit droit à son admiration.

Son caractere étoit ferme & constant, il ne prenoit pas plaisir à voir commuer.

Lorsqu'il rencontroit ses amis en disposition de se réjouir, il concouroit volontiers avec eux toute la journée.

Ami de l'innocence & de la frugalité, il portoit moins d'envie aux riches prélats, qu'aux pauvres curés, & il pensoit qu'on pouvoit vivre très-heureux avec des congrues.

Cependant il avoit quelques singularité, il ne craignoit ni l'épée, ni le sabre, ni le pistolet, ni le canon; mais il sentoit une antipathie naturelle pour les instruments contondants. Il aimoit les fleuves & les rivieres, & il craignoit les confluents. Parmi les moines, il avoit du foible pour les peres & les prêtres, & ne pouvoit souffrir les convers; on prétend

qu'il avoit eu lieu de s'en plaindre. Il affirmoit deux choſes fort ſingulieres, c'eſt qu'il n'avoit jamais vu convoler, & jamais connu de comperes.

Il exhortoit les jeunes filles à prendre ſoin de leur réputation & de leur ſanté, & il leur demandoit avant tout : vous comportez-vous bien ? vos liquides & vos ſolides ſont-ils en bon état ? n'êtes-vous point un peu conglutinée ? Cependant s'il voyoit deux Dames ſe quereller, il leur diſoit : réfléchiſſez, comparez ce que vous êtes actuellement avec ce que vous étiez tout-à-l'heure dans le calme & la tranquillité : Ah ! Meſdames, comparaiſon, comparaiſon !

Il étoit pénétré lorſqu'il recevoit un billet doux, & s'attendriſſoit ſinguliérement ſur le contenu.

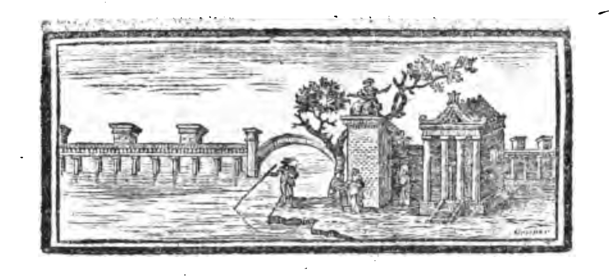
Lorſqu'il alloit chez ſa maîtreſſe, il ne manquoit jamais de lui dire : que j'ai de plaiſir à vous voir, quand je vous vois contente ! & elle lui répondoit tendrement : quand on ne vous voit pas, qu'on pleure !

Quelquefois, lorſqu'il faiſoit bien chaud,

elle avoit la complaisance de se laisser voir toute nue, alors il se disoit à lui-même : contemple ; & il se mettoit à genoux.

Il mourut subitement, mais le matin même il avoit été à confesse.

Milord Contenant avoit des armes parlantes, qui firent un fort bel effet à ses funérailles.



LETTRES
*DE M. B**,*
VOYAGEANT EN ITALIE,
*A M. L'ABBÉ DE P***,*

LETTRE PREMIERE.

Chambéry, le 5 août 1755.

M.

De l'empire des rochers, des marmottes & de la misere, j'écris au séjour de tous le plaisirs, au mortel le plus digne de les goûter, le plus propre à les faire naître. Chaque pas que je fais augmente mes regrets, & ceux de l'amitié que je vous ai vouée ne le cedent

à aucuns. Que vous dirai-je, mon cher Abbé, de mon insipide route ? Les champs de bataille des contrebandiers sont tout ce que nous avons vu de plus intéressant :

J'ai vu cet entrepôt de tabac & de gloire,
Cet asile d'un corps marchand, voleur, guerrier,
Qui sait si bien effrayer
Des fermiers le beau territoire ;
J'ai vu ces monts célebres dans l'histoire,
La contrebande & la victoire,
Y guiderent d'un pas certain,
Catinat, la noblesse, Annibal & Mandrin.
Quel nom vient de tracer ma main !
Sur les rives du Guyer, qui pleure en vain sa perte,
L'ombre de ce héros, la gloire des roués,
De mousseline encor couverte,
Avec de longs sanglots & des cris enroués,
Le pistolet en main, vient demander vengeance,
Des quarante rois de la France.

Mille pardons de ma méchante poésie ; Homere seul pouvoit chanter Achille : serois-je donc indigne de chanter Mandrin ?

Vous êtes sans doute étonné du griffonnage de ma main, & plus encore de celui de mes pensées ; mais c'est sur un lit que je vous écris faute de table, la nôtre est en proie à des gens que nous laissons achever de s'enivrer,

& que nous avons quitté pour vous : plaignez-vous, ingrat, si vous l'osez ; du reste, la canicule nous traite fort honnêtement, cela va jusqu'à craindre le rhume & les fluxions ; redingotte tout le long du jour, route à pied pour s'échauffer, fagots par-tout : voilà le mois d'août de la Savoie.

Nous admirons tout le jour les beautés des rochers ; ce ne sont pas celles du jour, c'est peut-être celles de vingt siecles, tristes merveilles de la nature : qu'une simple rose, dût-elle ne durer qu'un matin, nous paroîtroit préférable à ces prodiges éternels !

Adieu, mon très-cher Abbé, faites grace à mon radotage, en considération des incommodités de la situation où je vous écris ; c'est le cœur qui vous demande grace pour l'esprit : j'attends avec impatience l'effet de vos promesses ; je sens plus que jamais l'agrément, & même le besoin d'un commerce aussi aimable que le vôtre, pour me soutenir dans l'abandon où je vais être, conservez-moi votre amitié, & comptez sur les sentiments du plus tendre & du plus respectueux attachement.

LETTRE II.

Turin, ce 12 août 1755.

ENFIN, Monsieur, nous voici arrivé en bonne santé à Turin, que nous ne connoissons jusqu'ici que par l'alignement de ses rues & la beauté de ses remparts: peut-être pourrai-je, dans ma premiere lettre, vous en faire quelques détails amusants ; ma derniere étoit datée de la capitale de Savoie.

Quelle capitale, grand Dieu !
Qu'il est doux de quitter ce lieu !
Force noblesse qui s'ennuie,
Jouant là grande compagnie,
Et s'endormant en compliments ;
Ni musique, ni comédie ;
Par-tout de sacrés mendiants,
Toujours, ou prêchants, ou gueusants ;
Qu'à tous les diables on envoie.
Plus de clochers que de bourgeois ;
Mille nonnains qui s'en mordent les doigts,
Et pas une fille de joie !

Pas une ! Je sens que c'est beaucoup dire : je conviens que c'est un fait que nous n'avons pas été tentés de vérifier ; c'est, si vous voulez,

une forte présomption que nous a fait naître la tristesse visible de cette ville. Nous la quittâmes donc le plutôt que nous pûmes; le lendemain nous perçâmes

A travers les rochers, les monts & les ravines,
Jusqu'au fier Montmélian, pleurant sur ses ruines:
Nous avons bravement grimpé
Au haut de son sommet aride,
Et nous l'avons trouvé, sur son roc escarpé,
Lui-même, hélas! plus invalide
Que son corps-de-garde éclopé.

La vue est belle encore, à Montmélian: c'est votre Isere qui parcourt la pleine; beaucoup de monticules & de petits vallons agréables: le lendemain & les jours suivants, c'est la nature dans toute sa laideur, sans aucun de ces pompons qu'elle se donne ailleurs; hommes, femmes, terrein, animaux, tout est également affreux. Nous étions entre la canicule & les neiges, les précipices & les goîtres; ne voilà-t-il pas une agréable position? Mais cette nature horrible a le secret encore de se faire admirer quelquefois.

Là, je vois un rocher aride,
Vomir un fleuve dans les airs.
L'onde écume, & se brise en mille flots divers:

Les vallons, au loin sont couverts
Des tourbillons d'une poussiere humide.
Plus loin, de cent torrents les bouillons argentés ;
Sur le sein tortueux des ravines profondes,
Tombent du haut des monts à chocs précipités ;
Les arbres, les rochers, dans leur chûte emportés,
Avec fracas, roulent, parmi les ondes,
Dans les vallons épouvantés.
Sur les chûtes des précipices,
Par quel courage industrieux,
Vois-je ici de Cérès, briller les dons propices ?
Quel homme osa dompter ces sommets orgueilleux ?
Les airs sont sillonnés par l'avide charrue ;
Les champs féconds percent la nue,
Et la moisson croît dans les cieux.
La nature marâtre, en ce séjour affreux,
S'étonne de céder à l'art qui l'a vaincue,
Et lui laisse, en courroux, l'empire de ces lieux;
Parmi les bases éternelles,
De ces rochers audacieux,
Si près du noir séjour, des ombres criminelles,
Dans ces abymes ténébreux,
N'est-ce point l'Achéron lui-même
Qui gronde & qui mugit ?
Je m'approche : je vois... Quelle surprise extrême!
Quel aspect fortuné, m'enchante & me séduit!
Une humble & tranquille prairie,
Un ruisseau qui l'embrasse, & qui mouille ses bords ;
Des troupeaux, un berger, sa bergere chérie,
Tous deux livrés à leurs transports ;
Seuls, inconnus à la nature entiere,
Que leur importe l'univers !

O bonheur! on te cherche en mille endroits divers,
Et ton temple eſt une chaumiere.

J'eus bien de la peine, comme vous pouvez croire, à m'arracher à ce ſpectacle enchanteur; mais nous étions ſous les loix d'un voiturier impitoyable; il fallut continuer ſa route.

On nous parla de certaine Brunette,
La merveille de ce canton,
Que le roi de Barcelonette,
Aime à la fureur, ce dit-on:
D'abord nous voilà ſur ces traces,
Empreſſés de voir ſes attraits,
Et de rendre hommage à ſes graces;
On nous dit: meſſieurs les François,
Gardez-vous d'approcher trop près;
La belle ſévere, inquiete,
Pour écarter les indiſcrets,
A cent canons à ſa toilette.

Cependant nous aurions très-bien obtenu cet avantage à la faveur d'un régiment preſque tout François, tant officiers que ſoldats, qui gardoit le fort, car je vous crois trop ſavant pour ne pas voir qu'il eſt queſtion de celui de la Brunette; mais, ma foi, la laſſitude l'emporta ſur la curioſité.

Hier en arrivant j'allai chez mon banquier, eſpérant d'y trouver de vos nouvelles; bien

plus empressé de me voir compter vos lettres que mon argent : cet homme n'étoit pas chez lui ; j'enrageai de bon cœur, & j'enrage encore ce matin, & j'enragerai jusqu'à ce que j'en aie. Adieu, mon très cher Abbé, pardonnez-moi mon évacuation poétique ; j'avoue qu'elle me soulageoit l'ennui de la route : je vous quitte : il est question de s'habiller promptement, d'aller ouvrir les yeux comme de francs badauds, écouter sans entendre, parler sans être entendus, admirer toujours, & s'ennuyer de même ; voilà désormais notre rôle : je vous embrasse bien fort, & vous conjure obstinément de consoler ma pauvre amitié par de fréquentes lettres, des nouvelles de tout & sur-tout de vous, de vos plaisirs, &c.

P. S. Je dois pourtant vous dire que j'ai tant soit peu exagéré de l'autre côté : j'entens très-bien, mais très-bien tout ce qu'on me dit en Italien ; & de mon côté à force de solécismes, je dis assez tout ce que je veux : c'est une épreuve que j'ai faite dans toute la route, & sur-tout avec un Vénitien qui ne nous a pas quitté, & qui n'entendoit pas un mot de François. La conversation n'a jamais langui ; ma langue ne s'est pas mal dégourdie.

LETTRE III.

Turin, ce 29 août 1755.

AH ! Monseigneur, que votre charité pontificale fera de bruit un jour ! j'ose le prédire : déjà votre vigilante sollicitude n'est point bornée par l'éloignement & la difficulté des lieux ; votre lettre, plus pastorale cent fois que toutes celles qui en portent le nom, nous a tous récréés & fortifiés : vous savez mieux que moi, sans doute, ce qu'étoit l'eau de je ne sais quelle fontaine, dans je ne sais quel endroit de l'écriture, au pauvre voyageur altéré ; voilà précisément votre lettre ; que ce succès n'aille pas cependant trop animer votre impatience pour de plus tristes & plus importantes fonctions.

L'amour vous fit son grand-vicaire,
Avant monseigneur de.......
Soyez l'apôtre de Cythere,
Vous le serez trop tôt de la sainte Sion.
De votre joyeux ministere,
Poursuivez les galants travaux ;
Et sans que votre zele, en désirs se consomme,
Entre les myrtes de Paphos,
Attendez les mîtres de Rome.

Voilà donc ce cher M....., ce vieux pape de la France à toute extrémité. Je sais gré à l'ange de la mort qui suspend son bras levé, & differe à le frapper jusqu'à ce qu'il ait griffonné votre gloire & notre bonheur: vous serez une maniere d'héritier testamentaire, & cela sera d'autant plus flatteur pour vous, qu'on pourra le prendre pour une contrition agonisante de son injustice.

Et madame D........, qu'en faut-il dire? n'auroit-elle point prêté Thérese Philosophe? ou bien, laissant là tous ces livres qui ne sont que des copies des choses, se seroit-elle élevée jusqu'aux originaux & aux réalités? M. de Chauvelin paroît n'en pas savoir plus que nous: on ne peut être plus contens que nous le sommes de cet aimable ministre; tous les jours sa table, une conversation très-agréable, toute Françoise sans aucune morgue qui sente l'excellence, des lettres de recommandation offertes de la meilleure grace du monde: nous avons eu pour la derniere fois, peut-être, le plaisir de parler vers, musique, talents, &c. Oserois-je vous prier de vous charger de notre reconnoissance, unie à nos respects, pour M. le Cardinal, qui a eu la bonté de

nous recommander, sans oublier madame la Comtesse, à qui nous souhaiterions faire parvenir quelques témoignages de notre respectueux attachement.

La difficulté de nous procurer une voiture convenable, nous a retenus à Turin beaucoup plus que nous n'eussions voulus. Enfin nous partons demain mercredi sans faute 20e. jour du mois, autant qu'il nous en souvient; nous dirigeons notre route par Gênes, où vous pourrez m'adresser votre premiere lettre, chez Messieurs A...... Nous avons un peu trop vu Turin pour son honneur; nous commencions à le critiquer, & sur-tout ses églises qui nous avoient d'abord séduits.

On ne voit que dans l'Italie,
Tous ces temples que la folie
De ses propres mains décora,
Vous diriez qu'on y sacrifie
Au joli dieu de l'opéra.
O Vénus! sous le nom de vierge,
J'y vais révérer tes contours;
Mille anges, sont autant d'amours,
Leurs flambleaux sont changés en cierge,
Tout est marbre & pierre de prix;
Colonne, statue ou peinture,
Tout feston, guirlande, dorure,
Tout pompon, jusqu'au crucifix.

Dans ces régions si charmantes,
Il manque pourtant un grand point ;
Les églises sont très-galantes,
Et les femmes ne le sont point.
Au cours, leur figure mignonne
Va languir dans un char doré,
Et le cocher tout chamarré,
C'est l'ennui lui-même en personne.
Là, chaque sexe en son étui,
Est niché comme une statue ;
Très-gravement on se salue,
Et chacun retourne chez lui.
C'est ici que l'on meurt martyre
Du qu'en dira-t-on révéré :
Vous y verriez de tout côté,
Cent belles & pas un sourire,
Cent palais & point de soupé.
Que je plains leur triste chimere !
Malheureux dans leurs beaux remparts,
Ils ont cultivé tous les arts ;
Ils ignorent celui de plaire.
O Vénus ! l'idole des François ;
Société, bonheur de l'ame ;
Vous, dont le souvenir m'enflamme,
Recevez ici mes regrets.
Vive gaieté, sage folie,
Des esprits & des cœurs bienfaits ;
Touchante & divine harmonie,
Pourquoi, dans ces brillants climats,
Fûtes-vous toujours ignorées ?
Tous leurs beaux jours, ne valent pas
Une seule de nos soirées.

Adieu, mon très-cher Abbé, continuez à vous souvenir des pauvres absents; comptez sur leur reconnoissance. M. D...... me charge de vous remercier de l'honneur de votre souvenir : je ne puis trop me louer du choix que j'ai fait, c'est le meilleur garçon du monde; j'entends de cette bonté d'ame si rare & si essentielle : recevez les assurances de mon respectueux attachement.



LETTRE IV.

Gênes, ce 31 août 1755.

JE voudrois, Monsieur, pour le salut de votre ame, vous faire passer quelques années à Gênes, dans les fonctions du sigisbéisme : quel séminaire ? M. de M..... lui-même s'en contenteroit. Ces aîles dont vous vous servez si bien, ne vous seroient bonnes qu'à accompagner d'un pas languissant, la tardive chaise de votre maîtresse, la main pour toute consolation appuyée sur la portiere : il faudroit lui donner le bras jusqu'aux pieds de la sainte table : vous auriez beau lui dire : arrêtez, Madame, vous me déshonorez : à moins que vous ne préférassiez d'attendre à la porte de l'église, comme fait milord Hervé, commandant d'un vaisseau de guerre Anglois, Sigisbé de madame Bellinotte Brignolé, & successeur en cette qualité du duc de R....., il faut attendre ici que sa maîtresse soit morte, pour lui faire infidélité décemment : point d'inconstance ; pas la moindre distraction : avouez que vous voilà bien dégoûté du voyage de Gênes. Pour moi,

tranquille ſpectateur de ces loix fondamentales qu'ils ont introduites dans Cythere, me voici ſur le point de mon départ, bien raſſaſié, de leurs palais & de leurs ſentiers, de la mer & du goudron, des ſigisbés & des madonnes ; j'ai du marbre par deſſus les yeux, des colonnes, des portiques, des peintures juſque-là : je ne puis pas dire la même choſe de vos lettres : vous m'aviez, ſans reproche, promis mieux que cela : vous ne ſavez pas apparemment tout le plaiſir qu'elles me feroient, & s'il faut tout dire, le beſoin que j'en ai : pourquoi m'en avez-vous flatté ? c'eſt bien votre faute : pourquoi promettre plus que vous ne vouliez me tenir ? Deviez-vous me traiter comme une jolie femme ? j'y reſſemble ſi peu.

La chaleur du climat répand ici un air de nudité auquel ma pudeur a peine à s'accoutumer ; ſtatues, peintures, juſqu'aux pieds des autels ſemblent être deſſinées par l'Aretin : ils ont rendu la nature comme ils la voyoient ; elle eſt preſque ſans voiles, ſur-tout dans les campagnes.

Sur ces bords regne la nature
Dans ſon antique pureté ;

Sans corset, jupon ni chaussure ;
Du beau sexe pendant l'été,
Une simple chemise est l'unique parure.
Sous ce tissu grossier, flottent à l'aventure,
Au gré d'un zéphir désœuvré,
Qui, je crois, très-peu s'en soucie,
Deux tetons tremblants, balottants,
Qu'à leur libre arbitre on confie,
Vont sans cesse s'entrechoquants :
La très-exacte modestie,
Sur la ceinture étend un tablier
Qu'elle laisse, il est vrai, tailler
Par les mains de l'économie.
Ainsi, sans atours superflus,
Tout semblable à celui des ondes,
On les voit promener, le flux & le reflus
De leurs deux fesses vagabondes.
Dans cet énorme négligé,
Croiriez-vous que leurs mains tannées,
Prétendent d'un air arrangé
Coëffer leurs faces calcinées ?
Des cheveux rouges, jaunes, verds,
D'une crasse antique couverts,
Sur leurs têtes demi pelées,
Mal tiraillés de toute part,
Forment des tresses tortillées ;
On ne peut être, avec plus d'art,
Horriblement échevelées.
Or, figurez-vous maintenant
Dans ce coquet ajustement
Quel spectacle affreux, ce doit être,
Que de vieux squelettes tous nuds,

coëffés

Coëffés en cheveux qu'ils n'ont plus ;
Tels qu'on les voit ici paroître,
Montrant leurs crânes vermoulus.
Reconnoissez-vous l'Italie,
A ce spectacle anti-voluptueux ?
Vous m'allez croire en Sauvagie.
O nature ! pourquoi tous ces êtres hideux ?
Mais.... quel objet délicieux !
O transports ! ô douce surprise !
Que vois-je ? c'est Flore en chémise !
Dès yeux tout neufs, un sourire naissant,
Et malgré soi, le regard caressant ;
Contours flatteurs, sous la toile arrondie,
Beaux tetons, soulevés par l'aîle du zéphir,
Qui s'y cantonne & passe là sa vie,
Un teint si pur à peine osant rougir,
Cheveux sans art qui caressent la joue.....
Ah ! je sens ton pouvoir, divin je ne sais quoi !
Tous mes blasphêmes contre toi,
Nature, je les désavoue.
Non, les paniers de la Germain,
Les pompons de la Petitain,
Et tous les corps de monsieur Jacques ;
Les atours les plus accomplis
De nos belles le jour de Pâques,
Ne valent pas un seul des plis
De cette chemise ingénue.
Voile cher à la volupté,
Il ajoute au désir, ce qu'il ôte à la vue ;
Il fait deviner la beauté,
Et mon cœur la voit mieux que nue.

Il faut l'avouer, pour mon désespoir & pour ma gloire, ce dernier portrait n'est guere que d'après mon imagination ; il a fallu effacer les idées dégoûtantes que je venois de vous tracer peut-être trop fidellement, & qui ne sont que trop réelles ; j'ai voulu vous laisser sur la bonne bouche : j'ai copié l'Albane au défaut de la nature.

Nous avons tous sujet d'être satisfaits de M. & de Mme. de N...., & c'est encore à son éminence que nous en avons l'obligation, puisque nous ne leur avons été recommandés que par M. de Chauvelin ; ils nous ont menés dans des conversations, dont je serois beaucoup plus content si je n'y avois perdu que mon temps, mais j'ai joué assez malheureusement. Mardi prochain, 2 septembre, nous partons pour Livourne, d'où nous reviendrons passer quelques jours à Lucques, en faveur d'un opéra très-bon qui y sera, & d'une foire dont on nous a dit des merveilles. Le 15 septembre, je compte être rendu à Florence, où j'attendrai de vos nouvelles avec l'impatience due à l'intérêt véritable que j'y prends, plus encore qu'à leur rareté ; mon adresse est, comme vous savez, chez *M. Bonnini* ; mais je crains fort

que dans ce temps-là vous ne soyez à P........ ; & que ce pays de traverse n'en soit un, en effet, pour le plaisir que je me promets : adieu, Monsieur, ménagez quelques moments pour l'amitié, parmi vos rapides plaisirs ; comptez sur sa reconnoissance sincere, & sur le respectueux attachement que je vous ai voué.



LETTRE V.

Lerycée, ce 5 septembre 1755.

TEL que vous me voyez, Monſieur, je vous prie de croire qu'il n'a tenu qu'à moi de faire naufrage: mardi, jour marqué pour notre fameux embarquement, ne voilà-t-il pas qu'il s'éleve une très-jolie tempête; point du tout une tempête de badauts; une vraie tempête, très-bien conditionnée. Je gage que vous vous moquez intérieurement de moi, & que vous vous dites à vous-même: cet imbécille-là ſe flatte, à coup ſûr. Ah! Monſieur, il faut donc vous dire qu'il a péri un vaiſſeau dans le port de Gênes, que tous les autres ont eu grand'peur, que pluſieurs ont tiré des coups de canon, pour faire doubler leurs cables, leurs ancres, ſur leſquels ils n'oſoient plus ſe confier, que la mer s'élevoit en battant contre les remparts, à plus de cent cinquante pieds de hauteur, que ce pauvre vaiſſeau a été en quelques minutes fracaſſé en mille pieces dans le fond du port: à la vérité on a ſauvé quelques hommes qui étoient deſſus, mais

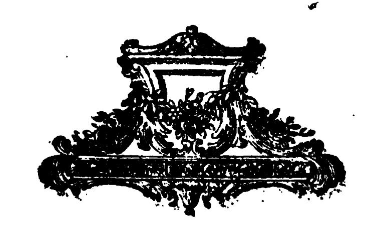
deux ont eu la tête cassée contre les rochers, & n'en réchapperont pas vraisemblablement. Eh! bien, Monsieur, sommes-nous encore des badauts? & croyez-vous que cela nous ait empêchés de nous mettre en mer deux jours après, de vomir tout le jour comme des ivrognes, de demeurer vingt-cinq heures sans rien prendre, & de manger comme des diables en arrivant à Lericée, d'où je vous écris après une journée passée dans l'admiration de notre bonne mere la nature, pour me servir des termes des gens de ce pays-ci. Il est vrai que le golfe de la Spezze est un lieu vraiment digne de la curiosité d'un voyageur: sans rancune contre la mer, n'avons-nous pas été nous y promener une partie de la journée, à considérer sept à huit bourgs, autant de ports & de forteresses, faire pêcher devant nous, grimper sur des rochers pour jouir de différents points de vue, boire enfin au milieu du golfe d'une eau douce qui jaillit du sein de la mer jusqu'à sa surface.

Allons, convenez que vous riez de nos prétendus plaisirs; tout ce que vous pouvez de mieux pour notre service, c'est de nous plaindre; n'est-ce pas? Oh! bien, Monsieur,

je vous tiens quitte de votre compassion : en tout cas, dimanche vous pourriez bien à votre tour nous porter quelqu'envie ! nous comptons arriver à Lucques pour l'ouverture d'un opéra, qui étant actuellement le seul sur pied dans toute l'Italie, doit, dit-on, être excellent : c'est à l'occasion d'une foire célebre qui s'y tient toutes les années. Là, nous ne serons pas réduits à nous-mêmes, nous trouverons un peu de cet autre sexe : nous verrons des visages nouveaux, nous acquerrons des idées de figure, de graces, d'ajustements, hélas ! peut-être aussi peu agréables qu'à Gênes, où nous n'avons rien vu de merveilleux, tant s'en faut ; eh bien, nous reviendrons dans notre patrie avec un plaisir de plus. J'avoue que jusqu'ici je suis resté bon Lyonnois ; je n'ai pas fait la moindre infidélité à notre chere ville ; je lui vois toujours ses beautés, son mérite.

Mais, dites-moi donc un mot de ce M..... meurt-il ? signe-t-il ? est-ce que cet homme ne sait pas se décider ? Voilà notre patron qui entre pour prendre nos lettres, il vous épargne du bavardage ; je vous en félicite, en vous embrassant de tout mon cœur, & vous suppliant de me pardonner, si je prends la

liberté de vous écrire si souvent, tandis que vous ne m'écrivez point du tout : voilà ces belles nouvelles si exactes, si détaillées que vous m'aviez promis volontairement, de vous-même : à qui se fier ? & j'ose compter encore sur votre repentir ; avouez que je suis bien bon.



LETTRE VI.

Livourne, ce 11 septembre 1755.

EH bien, Monsieur, voilà donc ce M....., qui est allé vous nommer à Dieu, au lieu de vous nommer au roi, c'est une grosse différence pour ce monde-ci; mais il faut croire qu'elle ne durera pas. On me mande que le cardinal de la R........... a la feuille; il me semble qu'elle ne pouvoit être en de meilleures mains; d'un cardinal à un autre, il n'y a que la main; d'ailleurs, si son prédécesseur avoit quelques sortes d'engagements, ne seroit-il pas honnête de les tenir? Il n'y a pas moyen que nous tardions long-temps à vous féliciter & à vous perdre. Vous êtes bien heureux, au reste, que cette feuille ne me soit pas venue; vous n'auriez pas eu le moindre petit évêché, tant que vous ne m'auriez point écrit. Où sont vos belles promesses? j'attendois une lettre à Livourne: pas le mot. Oh! je dirai aux femmes comme il faut se fier à vous. Quoi! perfide jusque dans l'amitié; vous devez être un Machiavel à Cythere. Sans plaisanterie; si Mme. F............... ne m'avoit

parlé de vous, j'aurois eu la sottise de vous croire malade : je suis rassuré de ce côté-là ; mais je commence à croire qu'on a toujours grand tort d'être absent ; enfin je veux combler mon ingrat de bons procédés ; je ne veux être vengé que par vos remords.

Nous ne laissons pas d'avancer notre route : demain nous partons pour Lucques & Florence, & moyennant la poste, nous irons bon train ; nous allons commencer enfin à voir les vraies beautés de l'Italie ; jusqu'ici nous n'en avons vu, pour ainsi dire, que les fauxbourgs. Gênes n'a fait que nous étonner, & nous lui avons dit en partant :

Adieu donc, ô Gênes superbe !
Nous abandonnons sans regrets
Tes déserts appellés palais,
Où croît l'ennui, l'orgueil & l'herbe ;
Tandis qu'en un étroit sentier,
Toujours poussée & repoussée,
A peine la foule pressée
Trouve place pour ramper.
Orgueilleuse aristocratie !
Cesse de tromper l'univers ;
Ton faux système multiplie
Ses tyrans, ses maux & ses fers.
Petit manteau, courte perruque,
A nœuds voltigeants sur la nuque,

Un maintien gravement fournois ;
Vous ririez de l'air pédentesque,
Et de la majesté burlesque
De ces petits singes des rois.
La plus ridicule pagode
N'égale pas leurs Sigisbés,
Que Cythere a désavoués,
Et qui soupirent par méthode.
Tyrans, esclaves tour-à-tour,
Et seconds maris de leurs belles,
Ils ont su condamner l'amour
Aux galeres perpétuelles.

Je ne vous dirai rien de Lericée ; je crois vous avoir écrit toutes les déconvenues de notre marche. Le lendemain nous passâmes à Massa, la patrie du marbre ; mais comme nul n'est prophete en son pays, il est arrivé que le marbre est ici employé cruellement : on vous fait voir un vieux palais, si triste, si vieux, avec tant de gothiques prétentions, des inscriptions éternelles, pour tout ce que ces princes ont cru faire de grand, & qu'ils ont fait petit ; c'est un petit spectre de principauté. Le buste de la princesse régnante, est ici placé en marbre sur une des tables du palais. La princesse a la gorge passable, les laquais la lui prennent tout le jour ; il faut voir comme elle en est noircie : il faut croire que la souveraine en est

flattée ; il y a des plaisirs pour tous les états.

Enfin nous arrivons à Pise,
Qui régna jadis sur les mers,
Aujourd'hui vaincue & soumise,
Ses vieux bastions sont déserts.
Ses succès étonnoient la terre :
Que firent ses guerriers heureux ?
Ils bâtirent un cimetiere, *
Et leur gloire y gît avec eux.
Pour leur Tour, gothique folie,
Elle me sembloit jusqu'ici
Un chef-d'œuvre de barbarie,
Mais je l'ai vue, & j'ai frémi.
L'art ne peut cacher sa surprise,
Lorsqu'il vient la considérer ;
Même à l'instant qu'il l'a méprise,
Il est forcé de l'admirer.
Petites lucarnes informes,
S'élevant sur des blocs énormes
Du granite le plus exquis,
Forment leur cathédrale vaste,
Que les arts, fils des Médicis,
Ont depuis ornée avec faste.
Dans mille morceaux excellents,
Vous jureriez que la sculpture,
D'extravagance & de talents,
Combattit avec la peinture.

---

* Appellé campo sancto, entouré d'une très-belle galerie gothique.

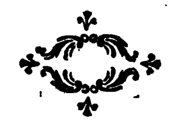
Ici, dans sa gloire niché,
L'Eternel tendrement penché,
Darde un rayon droit comme un cierge;
L'Esprit-Saint sur le bout perché,
S'amuse à becqueter la Vierge.
En faveur des humbles élus,
Les Saintes, vont troussant leur cotte,
Et le malin petit Jesus,
Montrant son naissant apprius,
Fait rouler l'œil à la dévote
Qui se trouble dans ses agnus.
Là, je vois, lorsqu'Eve le cueille,
Le beau fruit défendu, sans feuille;
Plus loin, des anges féminins,
Offrant leurs appas, sans mystere,
A la barbe de Dieu le pere,
Lui débauche d'honnêtes Saints.
O douce indulgence du pape!
Par-tout son empire benin,
M'offre les temples de Priape,
Peints des crayons de l'Aretin.
En voyant plus d'une Madonne,
L'amour même s'y méprendroient,
Et le petit Dieu s'écrieroit:
Ah! voilà maman en personne.
Que d'appas! quels traits! quel regard!
Cet oiseau, qui sur elle tombe;
Ah! je le vois, c'est la Colombe
Qui va s'atteler à son char.

Mille pardons, Monseigneur, de toutes les petites libertés que je prends dans mon récit;

mais vous ſavez la maxime *quidlibet audendi*, &c. Nous n'avons paſſé qu'un jour à Piſe, d'où nous ſommes venus ici.

Célebre par ſon induſtrie,
Et tranquille en ſon port heureux ;
Livourne paroît la patrie
De tous les rois, de tous les dieux.
En dépit de tous les conciles,
Mercure unit en ces aſiles,
La chaſuble avec le turban,
Le caloyer & l'anglican,
Le talmud & les évangiles ;
Chacun chante comme il lui plaît,
Jahoueh, Jeſus, Mahomet ;
Mais Plutus eſt le dieu ſuprême,
C'eſt lui qu'on invoque en ſecret,
Et ſon grand prophête eſt Barrême.

Adieu, mon très-cher Abbé, la poſte me preſſe, je n'ai que le temps de vous renouveller les aſſurances de mon ſincere attachement.



LETTRE VII.

Naples, ce 7 novembre 1755.

Ah! Monsieur, quel mauvais exemple vous m'avez donné! & vous voyez comme je l'ai saisi. Voilà l'homme. Il faut pourtant vous rendre mille graces de votre charmante épître : j'y vois tous les contre-temps singuliers que vous avez éprouvés, & cet évêché n'est pourtant pas encore donné. J'ai oui dire qu'un de vos principaux concurrents étoit M. l'abbé de B............, un de mes anciens amis, mais je le renie, s'il vous fait le moindre obstacle ; enfin ce ne seroit que partie remise, tout au plus, & peut-être même n'en seriez-vous que mieux : il me semble qu'il ne manque pas de places dans le royaume qui vaillent celle-là de tout point ; & après tout ceci, il n'y a pas moyen qu'on vous fasse attendre plus long-temps : il ne vous faut que des vacances ; il faut bien qu'il en arrive : j'en conclus que nous ne sommes que trop assurés de vous perdre incessamment.

Que vous dirai-je de Rome, de Naples où

je ſuis actuellement ? Nous ſommes ici avec du tonnerre, du melon, des prunes & de la gelée : il pleut ſans ceſſe ; nous avons beau ſoupirer pour Herculanum, pour le Véſuve, il n'y a pas plus moyen de monter au ciel, que de deſcendre aux enfers. Nous languiſſons vis-à-vis d'un opéra le plus magnifiquement ennuyeux que j'aie jamais vu. Il faut rendre juſtice aux gens de ce pays-ci ; ils ne l'ont jamais écouté, & ils l'ont décidé déteſtable. J'ai vu mardi le fameux Baiſemains de la St. Charles, c'eſt quelque choſe de beau ; il n'a tenu qu'à moi d'en faire autant, car nous avons été préſentés ; mais les François ne baiſent point, ils ſe contentent de faire la révérence. Vous noterez que dans l'étiquette Eſpagnole, on ſe met à genoux pour baiſer la main. Nous avons fait le voyage de Naples avec le comte de B.........., fils du préſident de la M....... ; nous ſommes aſſociés aux agréments qu'il trouve ici, & nous avons notre part des fêtes, des bals, des feſtins, des duchesses, princeſſes, &c. car il y a de tout cela ; c'eſt un dédommagement pour l'ennui du mauvais temps, qui nous empêche de faire nos courſes de curioſités. Mais je brûle toujours

de partir, & de faire enfin ce fameaux premier pas de mon retour. Noûs avons encore quelques jours à passer à Rome, & puis nous entreprenons le grand voyage de Venise.

J'ai bien des compliments à vous faire de l'abbé D........., que j'ai vu souvent à Rome. Nous y avons vu aussi le bel Acquaviva, qui y fait du bruit, & qui est venu à Naples, sa patrie, en même temps que nous, après onze ans d'absence : il a fait une assez grande sensation ; les dames s'empressent pour le voir, & l'observent curieusement : il me paroît qu'on s'attendoit à le trouver plus jeune ; il est vrai qu'il étoit fatigué de la route, car elle est cruelle, à cause de cette détestable Appia que les Romains n'ont fait si parfaite, que pour le désespoir de leur postérité.

Il a laissé dans Rome une certaine ambassadrice de Venise, bien singuliere, bien folle, & qui n'avoit pas besoin d'un si bel homme pour lui tourner la tête. Je ne fus qu'une minute entr'eux d'eux, & j'avois déjà tout deviné.

Nous comptons être présentés à notre retour au pape, & nous lui baiserons très-humblement la mule, quoique le cardinal Passionei, chez

chez qui nous avons passé deux jours à la campagne, nous ait dit qu'il n'étoit qu'un sot; ne lui faites pas de tracasserie, je vous prie, en redisant ceci à M. le Cardinal, à qui je vous supplie de vouloir bien présenter nos très-humbles respects, & nos sentiments de reconnoissance pour ses recommandations. Il n'y a point d'agréments que nous n'ayons trouvé chez M. & Mme. D.......... ; c'est une magnifique maison, où l'on trouve réunies toute la somptuosité & toute la grace imaginable. M. D.................. qui nous comble de politesses, est un homme froid, mais qui paroît très-estimable, & qui a ici le plus grand succès du monde, & le plus grand crédit: il a eu l'avantage de ramener le roi vers la nation Françoise qu'il détestoit cordialement. Il nous a présentés dans bien des conversations où nous n'avons pas trouvé encore une jolie femme; elles ont pourtant les modes de France, excepté le rouge. Naples est la ville la plus ressemblante à Paris que j'aie encore vu; c'est une fourmiliere intarissable d'un peuple agité, un bruit, un fracas, une rapidité d'équipages tous brillants, vernis dans le goût de Paris. La fête de St. Charles donne

une très-grande idée de la cour & de la ville.

Je finis mon griffonnage, dont je vous demande pardon. Je ne vous presse pas de me répondre ; les femmes que vous avez, les évêchés que vous n'avez pas, mais que vous aurez, vous arrachent malgré vous à votre penchant pour l'amitié. Je connois la bonté de votre cœur, & je ne lui fais point la guerre de ses petites distractions : d'ailleurs je vais entreprendre une route immense, dans laquelle il me seroit impossible de recevoir des lettres de Lyon ; je vous demande seulement un mot de souvenir vers la fin de décembre, à l'adresse de M. Traves à Venise, où je serai vraisemblablement pour lors. Je finis en vous renouvellant les assurances de mon sincere & respectueux attachement.



LETTRE VIII.

Rome, ce 24 novembre 1755.

VOUS souhaitez donc, Monsieur, quelques détails sur le souverain, dont vous suivez les étendards ? J'ai été témoin d'un trait de sa part, qui me paroît dévoiler à fond son caractere. Samedi dernier nous lui fûmes présentés avec l'abbé B.............. & le président de C........ : il étoit de bonne humeur ; il nous fit rire : il apprit que le président étoit de parlement ; il fit sa mine cinique ; parla de ce corps, de combien de membres il étoit composé, si l'on pouvoit s'absenter, &c. ; enfin, en nous renvoyant & nous embrassant, lorsqu'il en fut au président, il lui dit en Italien, d'un ton riant & affectueux : quoique vous soyez de parlement, je ne vous en veux pas moins de bien. Il n'y a pas d'apparence que cet homme-là soit du parti de l'intolérance ; au surplus, à Rome on est persuadé qu'il ne suit en cela que son humeur qui le porte à plaisanter de tout universellement, & qui est souverainement ennemie des affaires : on prétend qu'il

n'en connoît point d'autre que celle de se conserver. Le cardinal Valenti fait tout, hors les plaisanteries qu'il laisse faire à son maître : voilà l'idée que donnent les Romains de leur prince ; je ne sais s'ils nous ont trompé, mais en ce cas, ils se sont tous accordés à le faire. J'espere que vous voudrez bien ne pas renvoyer ceci à l'inquisition : ce n'est pas que nous ayons lieu de nous en plaindre. Accoutumés à n'être jamais fouillés, nous nous étions lassés de porter nos missions dans nos poches en arrivant dans les villes ; un coquin de commis mit la main dessus à notre derniere arrivée à Rome ; elles furent portées au pere inquisiteur qui nous les a rendues avec beaucoup de graces.

Nous sommes ici comblés des bontés de M. & de Mme. de S............, auxquelles il est impossible de rien ajouter ; c'est la plus agréable maison du monde, comme la plus magnifique. Il compte faire son entrée au mois de mars, il en demanda l'agrément au pape devant nous. Au surplus, le pape n'aura pu qu'être satisfait, & peut-être étonné de la sagesse de quatre François, car nous fûmes très-raisonnables ; & il faut savoir qu'il a dit quelquefois à M. de S.......... qu'il étoit sur-

pris quand on lui présentoit des François, de ne les pas voir sauter sur ses chaises & sur sa table. La Condamine, à sa présentation, a été plus singulier que vous ne pourriez vous l'imaginer; mais cela seroit trop long à vous conter: je pourrois ajouter au court portrait que je vous ai fait du pape, que l'on prétend qu'il n'aime rien au monde, ni talents, ni mérite, qu'il est absolument insensible à tout; on ne lui connoît que deux foibles, l'un pour le cardinal pro-majordome, qu'il adore, quoiqu'il ne soit qu'une bête, & qu'il comble de présents, qu'il veut voir sans cesse, &c.; l'autre, pour quelques bouffons qui le font rire: il n'est approché, il n'est vu que par ces sortes de gens; jugez de son goût pour la plaisanterie. Lors de sa derniere promotion, il nomma cardinal un certain Gallo, moine de Boulogne, dont on ne lui avoit jamais entendu parler depuis qu'il étoit pape: on lui témoigna quelqu'étonnement. « C'est, dit-il, que » s'il est jamais pape, ce sera une chose fort » plaisante, car il s'appellera Papagallo, ce » qui veut dire perroquet. » Convenez que le St. Esprit ne doit pas avoir peu d'affaires pour en venir à ses fins parmi tout ce monde-là.

La poſte eſt là qui me preſſe, & je n'ai que le temps de vous remercier, & de vous renouveller les aſſurances de mon reſpectueux attachement.

Faites-moi la grace de vous charger de mes reſpects pour Mme. B........., à qui il m'eſt impoſſible de répondre aujourd'hui; je n'en ſens pas moins le prix de la lettre charmante que j'ai reçue d'elle; mais plus elle eſt charmante, plus elle demande de loiſir pour y répondre d'une maniere qui ſoit digne.

Mon camarade, dont je ne puis trop me louer en tout & par-tout, & qui eſt le plus agréable que je puſſe jamais choiſir, me charge de vous offrir ſes reſpects.



HYMNE

AUX TETONS.

Soit qu'à peine encor naissans,
Votre pudeur ingénue,
Charme du cœur & des sens,
Attire & trompe ma vue ;
Soit, qu'arrondis pleinement
Par l'amour & la jeunesse,
Vous repoussiez fiérement
L'humble lacet qui vous presse ;
Ciel ! quel doux ravissement !
Beaux trésor de la nature,
Tant que le soleil nous luit,
Vous en êtes la parure ;
Et, dans l'ombre de la nuit,
Quand, sous une alcove obscure,
Les êtres sont confondus,
L'Amant seul qui vous caresse,
Oublie au sein de l'ivresse
Tout l'univers qui n'est plus.
Orgueilleux de leur tonnerre,
Les rois regnent sur la terre,
Et vous régnez sur les rois.
Que le plaisir, la tristesse,
Vous souleve & vous abaisse,
Tous vos soupirs sont des loix.

Dites-nous combien de fois
Une gaze dérangée,
Une épingle négligée,
Changea l'arrêt du destin ?
Vile esclave sous Tarquin,
Rome en proie à sa foiblesse,
Auroit langui dans les fers,
Et vos attraits dans Lucrece,
Font le sort de l'univers.
Lorsqu'Armide fut suivie
D'une foule de héros,
Tous amoureux & dévots,
Vous seuls étiez sa magie;
Vous étiez à demi-nus;
Quand l'adroite Cléopâtre,
Sur les rives de Cydnus,
Aux yeux d'Antoine idolâtre,
Parut une autre Vénus.
Sans vous que sert dans l'histoire
Un nom tristement fameux ?
Loin de moi ces furieux,
Dont le vulguaire servile
Fait des héros glorieux !
Moi, j'aimerai toujours mieux
Prendre un de vous, qu'une ville.
Vous, qu'amour doit tant chérir,
Vous, si bien faits pour nous plaire,
Qui révélez au mystere,
Tous les degrés du plaisir;
Que cette gaze légere,
En feignant de vous couvrir,
Semble inviter le désir

A devenir téméraire !
Que mon œil avec ardeur,
Ou se repose, ou s'égare
Dans l'intervalle enchanteur
Dont l'albâtre vous sépare !
Mais, quel désordre charmant
Tout-à-coup, que vois-je éclore !
Je l'apperçois, je l'adore,
Ce bouton plus séduisant
Que ceux des jardins de Flore.
Quel éclat ! ...... en le voyant,
O ma déesse ! ô Delphire !
Mes yeux se troublent.... j'expire.....
Je renais en y touchant !

Note de l'Edit. La piece ci-dessus a été composée des vers qu'on s'est rappellés lorsque M. B** récita son Hymne, en Lorraine dans la Société de M. le Comte de Tressan, à qui il en refusa une copie. C'est de cet Hymne qu'il est fait mention dans le 3e. vol. des œuvres diverses de notre Auteur, p. 208 : elle existe complete dans un porte-feuille inexorable, où nous l'avons vu sans espoir. Ce n'est que pour en donner une idée, que nous imprimons cette rapsodie ; elle a été déjà insérée dans l'almanach des Muses de 1781, sous le nom de M. Dorat, dans les papiers de qui elle a sans doute été trouvée après sa mort.

LE CAPUCIN COLIN-MAILLARD.

CONTE.

Dans un château, non le plus beau possible ;
Mais agréable, arriverent un jour
Deux Capucins : l'un vieux comme la bible,
L'autre sans barbe & beau comme l'amour.
On les reçoit, on les fête, on s'empresse ;
Chacun accourt ; tout le monde est en l'air ;
C'est à qui peut montrer plus d'alégresse :
Tel Grisbourdon débarquant en enfer.
Compliments faits, la folâtre jeunesse
Reprend ses jeux, trop long-temps suspendus :
(Deux Capucins sont bientôt parcourus.)
Que ferons-nous ? dépêchons, le temps presse.
Pour le plaisir, que de moment perdus !
Colin-Maillard ! Ho ! la bonne trouvaille !
Colin-Maillard est un jeu si charmant !
Déjà Marton rassemble mainte paille,
En offre à tous, aucun ne s'en défend.
Le seul barbon, grand'croix de la gueusaille ;

Note de l'Edit. Cette piece & les suivantes ne sont pas de M. B** ; mais comme elles sont du même genre, & qu'elles n'ont pas encore été imprimées, nous avons cru faire plaisir au public en les ajoutant à ce recueil.

Ne veut tirer, ſur l'âge s'excuſant ;
Pour le novice, il n'eſt raiſon qui vaille.
Il a le lot : bonheur ſuit ſa penaille.
Deſſus les yeux on lui met un bandeau ;
Puis au milieu de la ſalle on le laiſſe.
Tournez trois fois. — Le benêt Jouvenceau
En tourne quatre, & ſur l'orteil ſe dreſſe,
Ecoute, met ſes deux mains en avant,
Serre les doigts & ne prend que du vent.
Le cupidon enfroqué s'évertue
Pour ſe tirer d'un pareil embarras.
On le nazarde, on lui pince les bras :
Toujours à faux ſur les gens il ſe rue.
Jugez des ris de toute la cohue.
Pendant qu'aux murs il donne maint aſſaut ;
Et que dans l'ombre, il palpe, il rode, il cherche ;
La chambriere alerte fait un ſaut,
Et, haut le pied, ſur la table ſe perche.
Or, remarquez que le puant manteau
Du roquentin, délaiſſé pour ſon âge,
Couvre Marton, qui ſur l'atour nouveau ;
Très-plaiſamment compoſe ſon viſage,
Prend le maintien d'un grave perſonnage,
Et l'air béat d'un ſaint du haut étage.
Vers cet endroit le bruit conduit les pas
Du ſéraphin. « Vous vous brûlez, beau pere.
Il n'en croit rien, & pourſuit ſa carriere :
Son bon deſtin, lors ne le trompoit pas.
Sous ſon manteau l'adroite chambriere,
Croit échapper en voilant ſes appas.
Il la ſaiſit : & puis fourrant ſon bras,
Ne ſais comment, ſous ſa cotte légere,

Le sot s'écrie : « ah ! ah ! je vous y prends ;
» Pere Gardien, vous n'en vouliez pas être :
» Votre manteau, votre bouche sans dents,
» La barbe enfin, tout vous fait reconnoître.

Par M. An.

LA DÉVOTION ESPAGNOLE.

PAR M. V. de l'Académie des Plaisirs.

AMIS, bannissons le scrupule,
De la piété, c'est l'abus,
C'est dans le monde un ridicule ;
Et lorsqu'un esprit trop crédule
Anime des cœurs corrompus,
Fuyez, c'est un vice de plus.

Sexe charmant ! on vous accuse
D'être entiché de ce défaut,
Mais j'aime à croire qu'on s'abuse,
Vous savez trop ce qu'il vous faut.
De la gaieté, de la décence,
L'art de nous cacher vos désirs
Sans affoiblir notre espérance,
Voilà votre utile science ;
Et si vous payez les soupirs
D'un amant, par la jouissance,
Votre excuse est dans ses plaisirs,
Votre gloire dans sa constance.

Mais le ſcrupule eſt un travers
Qui ne donne plaiſir ni gloire ;
J'apporte en preuve cette hiſtoire,
Liſez-la juſqu'au dernier vers.
A Malaga, Dona Juliette
Plut au capitaine Germain :
C'étoit une vive brunette,
Superſtitieuſe & coquette,
Tenant ſes heures d'une main ;
De l'autre levant ſa jaquette.
C'étoit auſſi le vrai ballot
D'un marin affamé de fille,
Qui, ſans tourner autour du pot,
Veut un étui pour ſon aiguille.
Gentille Agnès ! vous rougiſſez !
Ce portrait bleſſe votre vue,
Vous craignez la vérité nue,
Et déjà vous m'embarraſſez.
Cependant, aimable ingénue !
Par un ſouris vous m'agacez,
Pour m'encourager, c'eſt aſſez :
Or, écoutez, je continue.
Vous ſaurez donc qu'on finança ;
Et qu'au moyen d'un droit d'aubaine,
Dona Juliette-y-Cuença
Finit avec le Capitaine,
Comme, ſous Jupiter, Alcmene,
Son grand Hercule commença.
Très-ſatisfait de ſa bergere,
Il paie, & mande le ſouper.
En attendant, dit-il, ma chere ;
Buvons, & vogue la galere.

Soudain il s'amuse à lamper
D'un excellent vin de Madere ;
Et la donzelle, sans façon,
Trinque & se met à l'unisson,
Quand tout-à-coup l'*Angelus* sonne ;
Et vîte aux pieds de sa Madone,
Du cu lui faisant un *salve*,
Elle va dire trois *Ave* ?
Qu'est ceci ? mais, tu perds la tête ;
Dit Germain ; as-tu peur céans ?
Nous ne craignons point de tempête ;
Ni bancs, ni rochers, ni courans ;
Et tu prie ? au diable la bête !
Je te croyois plus de bon sens :
Allons, viens que je te corrige. —
Seigneur, vous serez satisfait ;
Nous faisons ce qu'amour exige,
Tout en disant le chapelet.
Cependant on couvre la table
D'un chapon bien gras, bien dodu ;
D'un ragoût d'odeur agréable ;
Et d'un bel œuf tout frais pondu ;
Cet œuf étoit pour Juliette ;
Elle l'ouvre, en disant Jesus,
Et faisant une croix dessus
Avant d'y tremper sa mouillette ;
Tandis qu'avec son coutelas,
Notre marin, du chapon gras,
Découpe une aile à la brunette,
Et la jette sur son assiette. —
Non, Seigneur, reprenez ceci ;
D'user de viande un samedi,

Que Notre-Dame me préserve ! —
Bon, bon, nous sommes seuls ici ;
Laisse-là ta sotte réserve. —
Un pareil jour ! Ciel ! quels remords,
Si je mettois chair dans mon corps !
Non, j'ai l'ame trop timorée. —
Par ma foi, le scrupule est bon !
Dit le marin, haussant le ton ;
Peste soit de la mijaurée !
Prends-tu mon v.. pour un goujon ?

Par M. V.

LA JUSTIFICATION
EQUIVOQUE.

Est-il bien vrai qu'avec ma femme
Tu couches quand je n'y suis pas ?
Disoit Mathurin à Lucas.
Je voudrois le savoir, trédame ! —
Me crois-tu donc assez infâme ?
Voisin, juge moins mal de moi.
Moi, voir ta femme ! sur mon ame !
Je n'y touche pas plus que toi.

Par M. A.



LA DÉVOTION

FRANÇOISE.

Pour édifier ses voisins,
Marthon & sa jeune maîtresse,
À Pâques s'en vont à confesse,
Au couvent des grands Capucins. —
Monsieur, voulez-vous nous entendre,
Dit Marthon au premier venu,
Jeune, vermeil & bien barbu. —
Ma chere dame, il faut attendre,
Dit-il, qu'un pere ait descendu,
Je ne suis que le frere Elie,
Du couvent humble serviteur. —
Quel guignon, s'écrie Amélie,
Avec l'accent de la douleur :
Hélas ! Marthon, il n'est que frere,
Son absolvo ne vaudroit rien. —
Madame, j'y vois un moyen. —
Hé quel est-il ? — Faisons-le pere.

Par M. V.





AUTRES LETTRES
*DE M. B**,*
VOYAGEANT EN ITALIE,
*A M. DE L** T**.*

LETTRE PREMIERE.

Rome, ce 14 octobre 1755.

IL y a long-temps, Monsieur, que je médite de vous faire une agacerie : le silence & l'absence sont trop de privations à la fois pour l'amitié ; d'ailleurs, la dispersion de nos connoissances communes me prive de l'avantage de vous faire parvenir l'assurance de mes sentiments, & de savoir de vos nouvelles par les personnes avec qui je suis en correspondance ; il faut donc m'adresser à vous ; je m'applaudis de cette douce nécessité. Croyez que quelque satisfaction que j'éprouve dans

mon voyage, je ne fais pas un ſeul pas où je ne ſonge au plaiſir que j'aurois eu de vous y accompagner, & qui ne ſoit marqué par mes regrets; ils ont pour objet, non-ſeulement mon plaiſir perſonnel, mais encore tous ceux que j'imagine que vous goûteriez ; car il faut l'avouer, l'Italie eſt bien digne de ſa réputation. Nous voici à Rome, exténués d'admiration ; c'eſt une vraie fatigue. On paſſe des quatre & cinq heures de ſuite ſur ſes jambes ſans y penſer ; il faut que la laſſitude du corps vienne avertir l'eſprit. Je ſuis tout étonné de moi-même ; je me cherche comme Hippolyte, & ne me trouve plus. Pas un inſtant de pareſſe dans les plus longues journées ; courir ſans ceſſe, & ne s'arrêter chez ſoi que pour ſe rendre compte de ce qu'on a vu, pour griffonner quelques brouillons de relations en faveur de ma pauvre mémoire, qui n'en peut plus ; voilà ma vie. Ajoutez que dans des inſtants où l'on voudroit ſe repoſer, il faut aller repréſenter chez M. de S...., qui eſt preſque fâché, quand on ne va pas dîner & ſouper chez lui tous les jours : il n'y a pourtant pas moyen ; on y veille ſans fin, & comment ſe lever le lendemain ? ce ſeroit pour en mourir ;

il est vrai que sa maison est tout au moins aussi agréable qu'elle est grande & somptueuse. Mme. de S.... est, on ne peut pas plus charmante; c'est, comme je crois l'avoir mandé à quelqu'un, la politesse de trente ans, & les graces de quinze. Ayez la bonté de joindre à cela le livre de l'abbé de Condillac, Gengiskan, l'ouvrage de Rousseau, les mémoires de Mme. de Stall, & la pucelle entiere; & pour vous donner une idée juste de notre agitation, depuis dix-jours que nous sommes à Rome, nous n'avons pas trouvé le moment de la lire; il est vrai que M. de S.... se fait une peine de la laisser emporter, & qu'il souhaite qu'on veuille bien la lire chez lui; enfin c'est, comme vous voyez, tout Paris dans Rome; il ne falloit pas moins que Rome, ses plaisirs & ses arts, pour nous dédommager de Florence, que nous n'avons pu quitter sans regret: qu'elle inspire de respects, &, pour ainsi dire, de culte pour les grands princes qui l'ont gouvernée!

Je t'adore, ô grand Médicis!
Tour-à-tour la terreur, l'amour de ton pays:
Tu ne fus son tyran que pour être son pere.
Avec de l'or & des vertus,

Que ne peut-on point ſur la terre !
Tu regnes, & Sylla fut un nouveau Titus.
Florence, plus que toi, jouit de ta victoire ;
Elle perdit ſa liberté,
Bien funeſte & trompeur, ſouvent trop acheté,
Et ne reçut pour fers que la paix & la gloire.
Victime des crimes des rois,
Tandis que l'Europe éplorée,
Expiroit ſous leurs coups, ſanglante & déchirée,
L'Arno ſe couronnoit ſous de plus ſages loix,
Des lauriers de Minerve & des myrtes d'Aſtrée.
Qui l'eût dit, que changée en ſuperbes remparts,
La cabane antique d'Evandre,
Deviendroit le temple des arts,
L'héritiere d'Athene en cendre ?
Les muſes fuyoient en tremblant,
De l'Arabe vainqueur le ſabre étincelant ;
Médicis les reçoit dans ſon palais tranquille :
Epris de leurs dons immortels,
Elles demandoient un aſile,
Il leur a dreſſé des autels.
Le tiſon ſanglant de Bellone,
Des beaux arts devient le flambeau :
La flêche ſe façonne en un léger pinceau :
Elle ôtoit la vie, il la donne ;
Et le fer devenu ciſeau,
A la nature plus fidele,
Déſormais va créer comme elle.
Siecle illuſtre des Médicis,
Percez des temps la nuit profonde ;
Préparez celui de Louis,
Soyez le troiſieme du monde ;

Et vous, augustes demi-dieux,
Tous grands, tous sages, tous heureux,
Parez-vous des lauriers qu'apprête
Pour vous la tendre humanité;
Sans l'avoir vaincu ni troublé,
L'univers est votre conquête.

Puisque vous me permettez la prose, j'ai cru que vous me la permettriez rimée: il est vrai que j'ai un peu abusé de la permission; mais j'appelle de la justesse de votre goût à l'indulgence de votre amitié.

C'est bien peu de choses que trois pages, après un si long silence; mais le temps me poursuit, me presse avec une rapidité que je ne connoissois pas encore. On attend ma lettre: il me reste une grace à vous demander; ce seroit de m'envoyer par votre réponse, le plutôt qu'il se pourroit, le dialogue de Marc-Aurele. J'espere que M. l'abbé P...... & M. de F....., car je ne sais plus précisément à qui il appartient, ne me refuseront pas ce plaisir. Vous jugez de la sensation que ce dialogue doit faire à Rome, parmi le capitole & les pantoufles du pape. J'en ai parlé à M. de S......, qui meurt d'envie de le voir. Faites-moi le plaisir de m'adresser votre lettre chez

M. B....., secrétaire d'ambassade ; je serai encore ici quinze jours, après quoi je pars pour Naples ; mes lettres m'y suivront, ou je les trouverai à mon retour à Rome, par où je repasserai, & où je ferai encore un séjour de huit ou dix jours. Je n'ai pas le temps de vous parler de vos bouffons, qui ont eu le plus grand succès, ni des opéra que nous avons vu, & qui ne nous ont pas encore tourné la tête ; on nous en promet un très-bon à Naples. Je compte les jours, les minutes de mon voyage avec une avarice scrupuleuse. Toutes les merveilles de ce pays-ci ne valent pas l'agrément de nos sociétés ; je m'y sens rappellé sans cesse. Voudrez-vous bien, à ce propos, vous charger de me rappeller dans le souvenir de M. & de Mme. de F....., de Mme. B....., & les engager à me conserver leurs bontés. Je me recommande encore à votre amitié auprès de M. votre frere, de M. de B....., de M. l'abbé P....., & de toutes les personnes qui me font l'honneur de se souvenir de moi. Vous connoissez la sincérité de mon attachement ; je vous embrasse, & je finis.

LETTRE II.

Venise, ce 3 janvier 1756.

A mon arrivée à Venise, où je suis depuis hier seulement, j'ai trouvé, Monsieur & cher Ami, avec autant de plaisir que de chagrin, deux lettres de vous, l'une en date du 12 décembre, l'autre du 30 août : naturellement elles ne devoient pas me parvenir ensemble ; & j'apprends encore, par l'une des deux, que j'aurois dû en recevoir une autre à Rome, de laquelle je n'ai cependant eu aucunes nouvelles. Je crois que ce détail suffit pour vous expliquer mon chagrin ; mon plaisir n'a pas besoin de l'être. Si quelque chose peut m'adoucir tous ces contre-temps, c'est de voir que vous ayez persisté à me rendre justice, en dépit de tant d'apparences qui étoient contre moi, que vous ayez tout imputé aux courriers, & jamais accusé mon amitié. Je savois, depuis près de deux mois, que M. D...., mon banquier de Turin, au lieu d'adresser mes lettres à Genes, les avoit envoyées à Venise ; mais étant sur le point tous les jours de partir, & croyant ces lettres

des perſonnes avec qui j'étois en relation ſuivie, j'avois négligé de les faire venir, ſûr de les retrouver ici un peu plus tard ſeulement; enfin, Monſieur, je les ai ces lettres, & je les ai lues avec une ſatisfaction qui ne fait que me rendre plus ſenſible la perte de celle où étoit le dialogue de Marc-Aurele, dont je vous rends les mêmes graces que ſi je l'avois reçue. Je ne ſaurois comprendre comment elle s'eſt égarée, ſur-tout portant l'adreſſe de M. de S.... La veille de mon départ de Rome, deux courriers encore arrivent à la fois, & dans mes correſpondances courantes, je ne me ſuis point apperçu de ſi longs retardements; c'eſt abſolument une fatalité à laquelle je ne pardonnerois jamais, de m'avoir privé de l'agrément d'un commerce ſuivi avec vous, qui m'eût dédommagé, en quelque ſorte, de la privation d'un compagnon de voyage que j'avois toujours vivement ſouhaité, & que mon âge ne m'a pas permis d'attendre.

Vous avez donc perdu vos chers bouffons, & je vois qu'il n'y a qu'un cri dans la ville, que leur ſuccès étoit complet, & les regrets univerſels; nous y joignons les nôtres aſſurément, & je vous avoue que j'aurois eu la plus

grande curiosité du monde de les voir; car il faut vous avouer que tous ceux que nous avons vu en Italie, ne nous ont pas fait des sensations bien vives; & lorsque par hasard nous étions tentés d'admirer, les gens du pays avoient envie de se moquer de nous. Ils courent tous les jours à leurs spectacles, sans attention, sans plaisir, sans goût; & en fait de musique & d'acteurs, ils ne vous parlent que des talents qui ne sont plus, ou qui sont absents. De Florence on nous a renvoyé à Naples, de Naples à Venise; & à peine arrivons-nous ici, qu'on se dépêche de nous dire que tout est mauvais. Croyez que vous trouveriez en Italie, dans ce qu'on appelle la bonne compagnie, plus de sujets de scandale peut-être que dans tous vos Visigoths de Lyon : ce n'est pas que leurs spectacles ne retentissent de battements de mains & de bravo, mais ce sont des applaudissements de cabale, pour faire enrager quelqu'autre talent; & enfin parce que ce goût de faction est tel chez les Italiens, qu'ils en font entre deux acteurs médiocres, avec presque autant de zele & de bruit, qu'entre deux véritables talents. Ce qu'il y a de bien certain, c'est que Pergolese & Cafarelli n'ont point de succès

ſeurs. On loue encore Buranelli, mais il eſt le ſeul, & le grand opéra ni le bouffon de Veniſe ne ſont pas de lui, quoiqu'il habite ici. Scarlati, fils peu digne de ſon nom, nous a régalé d'un opéra déteſtable à Naples; enfin les acteurs ne ſont-guere faits non plus pour faire valoir leurs ſpectacles; je n'en ai point vu qui paruſſent avoir médité leur art: ils ſont muſiciens, chantent juſte, & de mouvement; voilà leur grand talent, peut-être le ſeul: dans les autres parties de leur métier, le mauvais paſſe le bon très-communément.

Mais admirez ma deſtinée; je quitte ma patrie, je cours le monde péniblement pour chercher de la bonne muſique, & auſſi quelques tremblements de terre; l'un & l'autre me jouent le tour de quitter leur patrie ordinaire pour aller s'exercer à Lyon, où je ne ſuis plus. Oh, pour le coup, convenez que la plaiſanterie eſt trop forte; j'avoue que j'en ſuis piqué.

Mille graces des nouvelles que vous avez la bonté de me mander. Je n'ai rien à vous dire de Veniſe, où je n'ai encore vu que la place de St. Marc. M. B...., qui eſt charmant, & dont la réputation eſt la plus belle du monde,

& trois demoiſelles L. B...., filles du conſul de France, preſque auſſi belles que la réputation de M. B..... C'eſt bien le cas de dire que je ne vois encore qu'un étang ; car cette fameuſe ville, ne lui en déplaiſe, en a un peu l'air ; cela reſſemble à une inondation à s'y méprendre ; ce qui n'a guere droit de plaire, ſur-tout à de pauvres voyageurs, qui viennent de faire cent cinquante lieues dans les boues & les pluies, & que l'horreur des chemins, a obligés de renoncer à la poſte, devenue impraticable, pour venir de Bologne à Veniſe par eau avec le courrier, deux jours & deux nuits dans un bateau très-mal fermé, avec du froid, de la fumée, de la mauvaiſe compagnie, & mourant de faim ; mais je me porte très-bien au ſurplus, & je n'ai pas même profité de cette occaſion pour attraper ſeulement un rhume.

J'ai eu la conſolation de voir, ſur ma route de Rome ici, cette fameuſe idole de Lorette. Aucune que je ſache, dans l'antiquité, n'a fait une plus belle fortune : nos femmes de finance de Paris ont aſſurément plus d'élégance, mais il faut avouer qu'elles lui cedent pour la richeſſe.

Parmi toutes les déſolations de nos chemins, nous avons eu le plaiſir de faire une douzaine

de lieues sur un beau rivage, où les vagues de la mer venoient se briser sous nos roues; c'est un spectacle aussi agréable qui se puisse.

J'ai passé une matinée à Bologne, chez la fameuse dottoresse; c'est la femme de l'Europe qui connoît le mieux le cœur humain; aussi se sert-elle du scalpel pour cela : elle fait des anatomies en cire admirables, & les explique comme elle les fait; elle a une chaire de professeur, & avec cela quelques grosses graces.

Mais ce que vous m'envierez, c'est le plaisir d'avoir vu jouer Zaïre en Italien. La pauvre princesse, grosse de quelques petits soudans, ajoutoit un intérêt de plus à la piece: mais quelle princesse! elle n'étoit pas digne d'en être la servante. Au dénouement, elle est poignardée en plein théatre & en face du spectateur; elle tombe le plus adroitement qu'elle peut sur ses fesses, les jambes vis-à-vis du parterre; elle se débat long-temps, & l'intérêt augmente & monte jusqu'à la jarretiere. Le sultan, après avoir demandé bien sérieusement à Fatime s'il étoit vrai que Zaïre l'aimât; se poignarde à son tour; & se débattant long-temps, il vous lâche autant de mauvais vers que de hoquets : la plupart des spectateurs

s'ennuyoient à la mort ; les autres avoient l'air de rire de notre ſimplicité, de nous amuſer à de pareils ſpectacles.

Je finis, parce qu'il le faut, en vous renouvellant les aſſurances du plus ſincere attachement.

Ayez la bonté, je vous prie, de me rappeller dans le ſouvenir de M. & de Mme. de F...., de Mme. B...., de M. votre frere ; ne m'oubliez pas non plus auprès de M. de B...., de M. l'abbé P...., enfin de toute une ſociété qu'on ne ceſſe de regretter quand on l'a perdue.

Je ſerai à Veniſe quinze jours environ ; il m'eſt impoſſible d'y recevoir votre réponſe ; tout au plus pourrois-je la recevoir à Turin, chez M. D...., à mon paſſage.



LETTRE LII.

Turin, ce 7 avril 1756.

OUI, Monsieur, je reviens enfin ; me voici à Turin, où nous n'aurons autre chose à faire que d'attendre la commodité du Mont-Cenis. Un certain vent du nord, qui voudroit bien nous souffleter avec de la neige, nous a empêché de fixer le jour de notre départ : le jour de Pâque sera vraisemblablement le jour de notre résurrection comme de celle du Sauveur. Qu'il est doux de se retrouver avec ses amis, mutuellement contrits & confessés, de réunir ainsi les joies les plus pures de la terre & du ciel ! Je quitte donc cette chere Italie ; il n'y a que la France qui puisse en consoler ; mais comme elle y réussit bien ! vous sentirez cela quelque jour, non que j'aie éprouvé un moment de langueur dans tout mon voyage : je me suis épuisé d'admiration sans paix ni treve ; mais le cœur a ses besoins, & la tête aussi ; leur inanition a quelque chose de pénible à supporter : on ne fait pas de tendres amis tous les huit jours. O saint nom de l'amitié ! ce n'est pas ainsi que l'on doit vous prodiguer ! On

éprouve des procédés, on est pénétré de reconnoissance ; voilà à quoi on passe sa vie. Quant à l'esprit, celui des Italiens est pris dans les filets de l'inquisition, tellement qu'il ne peut remuer ni pied, ni patte ; elle a fait pis, elle leur a mis ses lunettes sur le nez. Vous avez cru que ces gens là écrivoient ; mais pour écrire, il faut oser penser, & ils s'en gardent bien. Ils arrivent cent ans après nous, pour nous redire foiblement ce que nous avons prononcé avec force. Ils se croient neufs, parce qu'ils ne nous lisent pas, & qu'ils ne sont pas dignes de nous lire. Ils en sont encore à leurs vieux systêmes de college, & sous le despotisme honteux de la moinerie. Une platte routine, toujours la même, leur sert de barriere pendant un siecle entier ; toute leur danse est en entrechats, leurs opéra en ariettes, & leur poésie en sonnets : je ne vous ai donc rien acheté ; vous userez de ce que j'ai pris pour moi, & si vous en êtes curieux, on vous fera venir les mêmes ouvrages que je n'ai pas cru dignes de votre curiosité. Parmi tout ce dont j'ai fait l'emplette, il n'y a que Goldoni que j'aie du regret de ne vous avoir pas apporté ; mais rien n'est plus aisé que de l'avoir.

Mais ce qui est digne d'être désiré, dévoré,

HYMNE
AUX TETONS (*).

De la beauté triomphante,
Attrait le plus séducteur,
Jolis monts, couple enchanteur,
C'est vous que ma muse chante.
Gloire au céleste compas,
Qui dans l'ombre du mystere,
Traça le double hémisphere
De vos magiques appas.
Inexplicable merveille !
Quel pouvoir ingénieux,
Fait sur l'albâtre amoureux,
Fleurir la rose vermeille,
Et quels troubles ravissants
Signalent votre puissance !
L'amour, la reconnoissance
Vous consacrent ces accents.
Soit qu'à peine encor naissants,

(*) Nous avions déjà témoigné notre vif regret de ne pouvoir donner qu'un fragment informe de cet ouvrage charmant, lorsqu'il nous a été envoyé de loin, par une personne indignée contre celui qui veut ensevelir dans son porte-feuille, ce qui doit embellir la couronne de M. B... Cette personne honnête, qui ne s'est fait connoître que par son zele pour la gloire de notre auteur, nous a assuré que cette piece étoit sortie de ses mains, telle qu'il nous la présentoit. Nous nous empressons de la communiquer au public. Les vœux qu'il a formés pour l'avoir, l'accueil qu'il a fait aux autres pieces de M. B... en ce genre, nous font espérer que le désordre de cette collection nous sera pardonné, en considération des soins que nous nous sommes donnés pour le satisfaire, & de ce que nous lui présentons encore. *Note de l'éditeur.*

Votre innocence timide
Trompe & flatte l'œil avide;
Ou soit qu'embellis encor,
Et cédant au doux essor
D'une flamme plus active,
Vous repoussiez fiérement
Le lacet qui vous captive,
Quel est votre enchantement!
  Le printemps dans sa parure,
Ses fleurs, leur éclat si doux,
Le flot qui fuit & murmure,
Que sont-ils auprès de vous?
  Seul dans un lieu de délices,
Adam contemple d'abord
La terre & les cieux propices;
Bientôt il bâille & s'endort:
Il se réveille, il admire
Un nouveau bienfait des cieux:
Eve s'anime, respire;
Il se croit au rang des dieux.
  Doux trésors de la nature,
Tant que le soleil nous luit,
Par vous notre œil est séduit;
Et lorsqu'en la nuit obscure
Les êtres sont confondus,
L'heureux mortel qui vous presse;
Oublie, au sein de l'ivresse,
Tout l'univers qui n'est plus.
  Orgueilleux de leur tonnerre;
Les rois régnent sur la terre,
Et vous régnez sur les rois:
D'un beau sein qu'amour agite,
Ou qui de crainte palpite,
Tous les soupirs sont des loix.

D'une ame timide encore ;
Échos ſouvent indiſcrets,
Vous révélez les ſecrets
Au jeune amant qui l'adore ;
En vain la bouche & les yeux ;
Gardent encor le ſilence ;
Pleins d'un feu ſéditieux,
Vous nous rendez l'eſpérance
Et ſon charme impérieux.
Cette écharpe qui vous couvre ;
Au gré du zéphyr badin,
Qu'elle voltige ou s'entr'ouvre,
Quels feux s'allument ſoudain !
Vous commandez au deſtin,
Vous armez Troie & la Grece ;
Rome enfin briſe ſes fers,
Le ſein mourant de Lucrece,
Fait le ſort de l'univers.
Lorſqu'Armide fut ſuivie
D'une foule de Héros,
Tous amoureux & dévots ;
Vous ſeuls étiez ſa magie :
Vous étiez à demi nus,
Quand l'adroite Cléopâtre,
Sur les rives du Cidnus,
Aux yeux d'Antoine idolâtre ;
Parut une autre Vénus.
Une ardeur enchantereſſe,
Vient embraſer ce guerrier ;
Je vois ſa main oublier,
Pour vous careſſer ſans ceſſe,
Le ſceptre du monde entier.
Loin du temple de mémoire,
Ces fiers brigants que l'hiſtoire

Devroit à jamais flétrir ;
Le sage à vous conquérir,
Sait borner toute sa gloire.
Ah ! voilà le vrai héros !
Salomon eut mille belles ;
Ardent de triompher d'elles,
Il laissa Tyr en repos,
Et jamais dans ses travaux,
Ne soumit que des cruelles.
O vous, sultans révérés !
Dans vos retraites paisibles,
Régnez heureux & sensibles
Sur ces objets adorés,
Seul trône où mon ame aspire !
Jouir de ce qu'on désire,
C'est le suprême pouvoir :
Un serrail est un empire,
Le vrai sceptre est le mouchoir.
Beaux climats, où de vos charmes,
Le doux culte est sans alarmes ;
Le prix des vertus, le ciel
N'est qu'un serrail immortel,
Peuplé d'appas innombrables,
Et d'élus insatiables,
Dans un délire éternel.
Mais que vois-je ! ma Delphire,
Seule au fond de ces bosquets :
Amour, tu la fais sourire,
Et je vole à ses attraits.
Divinité de ma lyre,
O vous ! célestes objets,
Soulevez par le zéphyre,
Par les graces embellis,
Comment puis-je vous décrire ?

Le lait, la neige & les lys
N'eſt point encore aſſez dire :
Mes regards ſont éblouis :
Je m'éloigne, je ſoupire ;
Je m'approche, je jouis.
  Que cette gaze légere,
En feignant de vous couvrir,
Semble inviter le déſir
A devenir téméraire ;
Que mon œil avec langueur,
Plonge, ſe fixe & s'égare
Dans l'intervalle enchanteur
Qui vous diviſe & vous pare !
  Volupté, fille des cieux,
Tu triomphe, tu t'empares
De mes ſens tumultueux.
Voiles jaloux & barbares,
Diſparoiſſez à l'inſtant :
Que de lis je vois éclore !
Je l'apperçois & l'adore
Ce bouton plus éclatant
Que ceux des jardins de Flore.
O doux & brûlants tranſports !
Mes yeux, mes mains & ma bouche,
Diſputez-vous ces tréſors.
Je vois, j'admire, je touche,
Je dévore avec fureur
Cette jeune & tendre fleur :
Elle brille, elle reſpire.
Amour, lance tous tes traits !
O ma déeſſe ! ô Delphire !
Reçois mon encens, j'expire....
Charmes divins ! je renais.

A M. LE COMTE DE ***.

SOUFFREZ que mon cœur s'épanche, mon cher Comte, dans le sein de l'amitié ; apprenez que je suis devenu amoureux de ma femme : cela vous paroîtra d'abord tout naturel ; mais quand vous connoîtrez les circonstances singulieres qui ont produit une révolution si étrange, peut-être commencerez-vous à vous étonner.

A vingt-quatre ans, vous le savez, enivré des plaisirs & des folies du grand monde, mes parents me forcerent de me marier. Je devins possesseur, par contrat, de la jeune Célinde : elle étoit belle, mais fiere & inanimée ; elle n'avoit que les graces de sa modestie, un maintien honnête & réservé, des manieres décentes. Vous savez quel succès cela doit avoir dans un monde où tout est séduction. Célinde ne me parut qu'un meuble de plus dans ma maison : elle m'amusoit quelquefois la nuit, elle m'ennuyoit le jour ; mais je l'en empêchois bien ; je n'étois jamais chez moi ; je volois de belle en belle, ou plutôt de folle en folle ; je comptois mes jours par mes conquêtes ; je déclarois ma passion ; je jurois l'infidélité tout à la fois ; je

livrois mon cœur à l'objet du jour, dix autres en avoient déjà la ſurvivance.

Célinde voyoit tout, ſouffroit tout ſans murmurer ; elle paroiſſoit auſſi indifférente avec tous les hommes qu'avec moi ; c'eſt tout dire : épouvanté par ſon maintien, aucun d'eux n'oſoit avoir des prétentions ; ſans alarmes ſur ſon compte, je n'en étois que plus impertinent avec elle.

Le chevalier de *** fut introduit chez moi ; vous connoiſſez ſa figure diſtinguée, ſon eſprit orné & inſtruit, ſon ton intéreſſant, ſi différent de la fatuité du ſiecle : il rendit des ſoins à ma femme, mais avec tant de reſpect, de décence & de réſerve, que des yeux moins exercés que les miens y auroient été trompés. Célinde paroiſſoit conſerver ſa même tranquillité ; cet état dura aſſez long-temps : l'étroite parenté qui eſt entre le Chevalier & moi, l'autoriſa peu à peu à des aſſiduités plus ſuivies. Je conçus de la défiance, mais ſans jalouſie ; la jalouſie eſt un ſentiment ; je n'avois jamais eu que des goûts ; je ne la connoiſſois pas ; je ne ſentois rien pour la ſtatue que je poſſédois ; j'étois à mille lieues d'en être jaloux. Il aimoit, je n'en pouvois douter ; il avoit donc de l'eſpoir ? Et comment cette Célinde, ſi

froide & si sévere, auroit-elle pu le lui laisser concevoir ? C'est ce que je voulus éclaircir.

Dans le mur de l'appartement de Célinde, contigu au mien, étoit une niche secrete, connue de moi seul, cachée par une simple boiserie; je pratiquai un trou dans cette boiserie, & je m'établis un jour dans la niche.

Le Chevalier arriva; Célinde prit un ton plus froid encore qu'à l'ordinaire, & lui dit: je vous attendois, Monsieur, ayez la bonté de m'écouter. Il y a long-temps que je vous presse inutilement de mettre fin à vos assiduités; mon honneur & mon devoir ne me permettent pas de les souffrir plus long-temps; je connois vos sentiments, je ne puis que les plaindre, c'est le seul retour qui soit convenable à ma façon de penser; trouvez un prétexte pour cesser de venir chez moi; je vous aiderai, s'il le faut, dans votre feinte; mais ne venez plus, je le veux, je l'ordonne: obéissez; vous le devez, si vous ne m'aimez pas; vous le devez encore plus, si vous m'aimez: je jugerai de vos sentiments par votre soumission.

Un homme qui voit tomber la foudre à ses pieds, n'est pas plus consterné que le fut le Chevalier. Il seroit trop long de vouloir vous exprimer le respect, la passion & le désespoir qu'il fit éclater: sa résistance fut opiniâtre;

celle de ma femme fut invincible ; il céda & fortit, forcé par l'ordre abfolu de Célinde.

Ma femme reftée feule foupira, gémit, s'abandonna aux larmes ; je connus tout l'effort qu'elle avoit fait fur elle-même ; je vis tout ce que fon cœur en fouffroit : l'air du fentiment, le ton de la douleur l'embelliffoit. Célinde me parut une autre femme ; elle m'intéreffa pour la premiere fois.

Le lendemain le Chevalier me preffentit fur une abfence à laquelle il étoit obligé : ma femme étoit préfente ; tout ce qu'il me dit fut inutile ; je l'accablai de careffes & d'amitiés ; j'éludai tous les prétextes ; Célinde joignit fes inftances aux fiennes ; ce fut en vain, je le contraignis à me promettre de ne pas s'éloigner de Paris.

Vous me trouvez fans doute bien étrange ; mais que vous dirai-je ? Je n'étois pas jaloux ; mes principes de frivolité n'admettoient pas ce petit préjugé conjugal, & le fpectacle dont j'avois été témoin, me faifoit défirer d'en voir la fuite ; je voulus voir où tout cela iroit : mes fantaifies multipliées n'avoient jamais reffemblé à l'amour ; j'allois en prendre des leçons ; je réfolus de ne manquer aucunes des fcenes qu'il pourroit m'offrir.

Le Chevalier revient : je vole à ma niche ;

il fait valoir son obéissance, le sacrifice qu'il a fait. Célinde pénétrée est forcée de le remercier ; elle insiste pour qu'il s'éloigne ; il insiste sur l'impossibilité : ses raisons sont victorieuses, il faut qu'elle l'avoue. Mais vous me haïssez donc, lui dit-il avec douleur ? Une coquette auroit peut-être dit : *oui*. Célinde, avec une ame honnête, un caractere de vérité, ne peut avoir cette ressource. Le Chevalier est à ses genoux ; il les presse ; elle veut en vain l'en écarter : il répete mille fois les plus tendres serments ; elle soupire ; sa main est sur ses yeux pour cacher son trouble : il est plus fort qu'elle ; le fatal aveu lui échappe. Mais que vous servira-t-il, lui dit-elle, cet aveu honteux que j'abhorre ? Oui, je vous aime, l'amour est dans ma bouche, le désespoir est dans mon cœur : je rougis ; je frémis de ma foiblesse ; nous n'en serons que plus malheureux l'un & l'autre : le devoir févere & inflexible..... Le Chevalier l'interrompit : il est au comble de ses vœux ; il en est aimé ; c'est tout ce qu'il vouloit ; c'est tout ce qu'il voudra jamais. Je lisois dans ses yeux ; il le pensoit. Célinde se laisse rassurer ; elle ne peut s'offenser d'un amour si pur & si vrai : une joie douce éclate peu à peu dans ses regards : je l'observois curieusement ; elle m'avoit intéressé la veille ; dans ce

moment elle m'enflammoit presque : j'avois vu de belles femmes ; je n'en avois point vu de touchantes ; je la contemplois avec délices.

Plusieurs scenes pareilles se passerent ; enfin le Chevalier eut des désirs ; il ne put les cacher : ils furent d'abord mal reçus ; mais le respect les suivirent : pouvoient-ils déplaire à Célinde ? Elle commença à les partager. Je voyois la glace de son ame se fondre par degrés ; chaque jour elle s'embellissoit aux yeux de son amant & aux miens ; je voyois tous les efforts, tous les triomphes de sa vertu : chaque jour, le dirai-je ? elle me paroissoit plus estimable. Accoutumé de vivre avec des femmes incapables de sentiment, j'admirois le pouvoir qu'elle conservoit sur elle-même au milieu de sa foiblesse : il y avoit même des moments où il me paroissoit inconcevable qu'elle résistât encore ; je les plaignois sincérement tous deux ; si j'avois osé me montrer, je crois que je leur aurois dit : ah ! Madame, cédez, qu'attendez-vous ? C'est assez de vertu, d'amour & d'épreuves.

Je vous entends d'ici : mais quoi ! point encore de jalousie ? Eh ! pourquoi ? qu'avois-je fait pour obtenir le cœur de Célinde, pour le disputer au Chevalier ? Elle ne m'aimoit pas ; mais avoit-elle pu m'aimer ? Elle adoroit le

Chevalier ; n'en étoit-il pas digne ? Pouvois-je être humilié de la préférence ? Il avoit tout fait pour la mériter, & moi rien du tout. Quand l'amour-propre eſt en repos, la jalouſie peut-elle exiſter ? Et de plus, Célinde avoit voulu bannir le Chevalier ; il lui avoit obéi ; c'étoit moi qui les avoit forcé de ſe voir : leur bonheur étoit pour ainſi dire mon propre ouvrage. Le Chevalier déſiroit, il eſt vrai, mais il n'eſpéroit pas. Célinde aimoit, mais elle n'étoit pas attaquée. Après tout ce que j'avois vu, j'aurois cru offenſer Célinde, ſi j'avois douté des ſuccès de ſa vertu.

Cependant le jour fatal arriva ; j'étois bien loin de l'imaginer ; j'aurois eu peut-être la ſottiſe de le prévenir ; & de quel ſpectacle délicieux me ſerois-je privé ? Non, je ne l'oublierai jamais ; en eſt-il de plus doux dans la nature, que celui de deux amants enivrés de leur bonheur ?

Rien n'annonçoit d'abord ce qui devoit ſuivre ; ils y furent trompés l'un & l'autre ; je le fus moi-même. Le Chevalier étoit preſſant, il finit par être impétueux. Célinde commença par être tendre, elle devint foible, troublée, tremblante. Perdu d'amour à ſes genoux, le Chevalier ne ſe connoiſſoit plus ; il haſarda, il entreprit, il oſa. Toute l'ame de Célinde s'étoit

égarée dans ses sens : elle n'avoit jamais connu leur empire ; pouvoit-elle s'en défier ? Le Chevalier alla rapidement de beauté en beauté, & de triomphe en triomphe ; il vainquit, elle fut vaincue ; tous deux n'en savoient rien encore, tant leur trouble étoit extrême, tant le désordre de leurs ames étoit inexprimable : moi-même, entraîné par la rapidité de cette scene voluptueuse, je n'en apperçus pas les progrès ; j'éprouvois leur ivresse ; leurs transports passerent dans mes sens : faut-il vous l'avouer ? je ne pus m'empêcher de les partager ; embrasé de mille feux, je goûtai avec fureur une volupté que je n'avois jamais connue.

Je manque de termes pour vous peindre ce qui suivit cet instant d'ivresse. Célinde plus belle, plus touchante que tout ce que j'avois vu au monde, Célinde en larmes, désolée, confuse, s'arrachant des bras de son amant ; le Chevalier à ses pieds, pénétré d'une joie tendre, & pourtant versant des pleurs ; Célinde le bannissant pour jamais de sa présence avec le ton de la vérité & du désespoir ; quelle ame respectable & divine ! je venois d'adorer sa bonté, j'étois prêt de tomber à ses pieds pour adorer sa vertu.

Je sentis l'amour entrer en vainqueur dans mon ame ; la jalousie s'y répandit comme un

torrent : depuis ce moment je brûle pour Célinde d'un feu que rien ne peut éteindre : j'ai compris que s'il est un bonheur parfait sur la terre, il devoit se trouver dans les bras de la vertu sensible.

Dès le lendemain, le Chevalier eut des ordres du ministre pour aller résider dans une cour étrangere ; il fallut partir. J'avoue ma foiblesse ; j'ai veillé sur lui ; j'ai empêché qu'il ne fît des adieux secrets à ma femme ; enfin, il a quitté ces lieux. Je respecte les larmes & les regrets de Célinde ; mais toutes les femmes après qui je courois ne me sont plus rien. Célinde est tout pour moi ; que m'importe un vain préjugé ? Il n'est point d'empressement ni de transport que je ne sois résolu d'employer pour gagner son cœur. J'ai appris l'art de la vaincre, j'y réussirai : que ne lui dois-je pas ? Elle m'a fait connoître l'amour ; je veux le lui faire goûter dans le sein du devoir, la rendre heureuse, être heureux moi-même : je n'ai que trop régné sur les sens corrompus de cent femmes méprisables ; je veux jouir d'une ame.

Vous, maris, qui abusez si insolemment de vos droits prétendus, qui n'avez, au lieu de graces & de sentiment, que l'indifférence, le mépris ou une sotte tranquillité, apprenez à plaire ; ou ne vous offensez plus, si le cœur de

vos femmes vous échappe; méprisez-les si vous voulez, ce sera un supplice de plus pour vous. Comment peut résister un cœur qui n'est défendu par rien? Vous ne voyez que le crime où est la foiblesse. Que vos idées seroient différentes, si vous pouviez imaginer les combats vertueux de celle que vous méprisez! Si vous connoissiez les armes du respect & du sentiment dont un amant s'est servi pour la vaincre & pour la forcer à payer le tribut sacré que tous les cœurs doivent à la nature, & que vous avez dédaigné de mériter. Beautés modestes, mais qui avez été tendres, consolez-vous; en dépit d'un impertinent préjugé, c'est parmi vous qu'on ira chercher la plus accomplie des femmes: l'ame la plus belle est une ame sensible. Eh! jusqu'où la sensibilité ne peut-elle pas conduire? S'il y avoit en effet une femme invincible, il faudroit la détester, ce seroit un monstre.

FIN.

